

AOUT 17 1970



F. E.
Gouge de Cassières

L E S
TROIS POEMES.

Diffociata locis concordi pace ligavit.

Ovid. Métam. lib. 1. Fab. 2.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

Enrollment for the year 1969
Class of 1970

PQ

1985

.59

1769

coll. spec.

L E S
J A R D I N S
D'ORNEMENS,

O U

LES GÉORGIQUES FRANÇAISES,

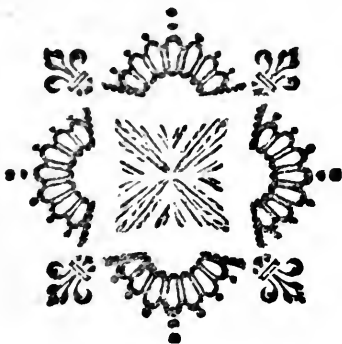
POÈME EN QUATRE CHANTS,

Par M. G. D. C.

Gauguin de

Non omnes arbuta juvant, humilesque myrica;
Si canimus silvas, silvæ sint consule dignæ.

Virg. Bucol. Eclog. IV.



A L A H A Y E ,

E T A P A R I S ,

Chez P. D. LANGLOIS, rue du Petit Pont, près le
petit Châtelet, au Saint Esprit couronné.

M. D C C. L X I X.

2

A

101

101

101

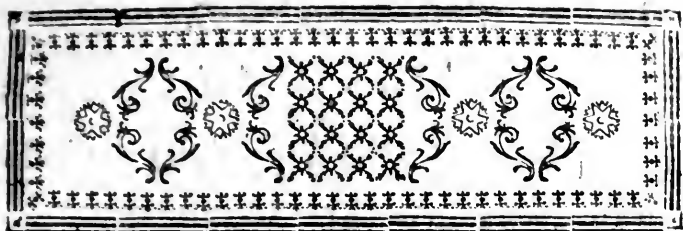
101

101

101

101

101



P R É F A C E.

SI l'on en croit plusieurs Personnes d'un goût sûr , il n'est pas possible de faire , en français , un bon Poëme sur l'Agriculture : c'est dans ce genre , disent-ils , que notre Langue fait sentir sa stérilité & son ingratitude ; & loin de pouvoir alors nous exprimer en Vers avec quelque élégance , nous ne le pouvons pas même en Prose , & il ne nous est permis que d'aspirer au foible mérite de la clarté & de la précision (1).

C'est , sans doute , cette difficulté , regardée comme insurmontable , qui a décidé Boileau à ne donner , dans son Art poétique ,

(1) Discours sur les Géorgiques de Virgile , par l'Abbé Des Fontaines.

aucun précepte qui concernât le Genre géographique. Il étoit inutile d'apprendre une marche à des Paralytiques.

Cependant si la Nation française n'a pu jusqu'ici espérer , à cause de l'indigence imputée à son idiôme , de voir réussir chez elle un Poëme sur l'Agriculture , cette Nation , de tems en tems , ne laisse point de montrer des regrets à ce sujet ; elle desireroit que l'impossibilité cessât ; elle semble voir , avec dépit , que les Grecs & les Latins l'emportent sur elle par cet endroit. Ecoutons parler la France par la bouche d'un de ses meilleurs Ecrivains.

„ Après la Lecture des Géorgiques de Vir-
„ gile , des Jardins de Rapin , & de la Mé-
„ tairie de Vanniere , on est assurément ten-
„ té de renoncer au séjour des Villes ; ces
„ trois Poëmes latins m'ont tellement en-

» chanté , que je ne puis les quitter... Croi-
» riez-vous que notre Langue , ou du moins
» notre Poésie , n'a point le moindre ouvra-
» ge de goût *qu'on puisse leur associer* ? J'en
» suis surpris : la nature est si belle ! la Poé-
» sie y trouveroit un beau champ pour s'exer-
» cer ; c'est assurément la matiere du plus ri-
» che tableau : il est encore à commencer ;
» nous n'avons aucun Poëte français qui l'ait
» seulement ébauché (1).

Il résulte donc qu'un Poëme géorgique est une chose dont l'exécution est regardée comme impossible en notre Langue ; & que , malgré cette impossibilité , on souhaiteroit en voir un. Les Muses françaises sont , à cet égard , comme de jeunes Epouses , d'un tempérament foible & délicat , qui desirent avi-

(1) Spectacle de la nature , cinquieme entretien ,
Tome II.

dement de se voir un Fils , malgré les assurances que leur donnent les plus habiles Naturalistes , de ne pouvoir jamais acquérir le doux nom de Mere.

En rapportant les sentimens des Connoisseurs qui ont jusqu'ici desespéré du succès d'un Poëme géorgique en notre Langue , je ne prétends point élever des trophées à cet Ouvrage : mon but est d'annoncer qu'ayant eu à placer un édifice sur un terrain peu ferme , mal disposé , & regardé comme impraticable , j'ai droit de prétendre à l'indulgence des Lecteurs sages & judicieux.

Quoique ce Poëme n'ait pas pour objet l'Agriculture purement rustique , il n'y est pas moins parlé de bêches , de serpettes , d'arrosoirs , de fumiers , de couches , de Caisses , de la greffe , des marcottes , des boutures , des insectes , des animaux nuisibles , de la maladie des

arbres, &c. Toutes choses que l'on a pensé ne pouvoir figurer noblement dans notre Poésie.

Si j'ai choisi la partie d'Agriculture , qui se borne aux *Jardins d'Ornemens* , deux raisons ont décidé mon choix. D'abord , il étoit inutile de traiter , en vers , du labourage , des vignobles , des potagers , des étables , des haras , &c. puisqu'aujourd'hui les honnêtes gens ne s'appliquent plus gueres , par eux-mêmes , à ces objets , & que les Laboureurs , les Vignerons , les Maraîchers , les Bergers , les Maquignons , &c. ne liront pas ce Poëme. En second lieu , ces matieres ont été amplement décrites par Hésiode , Virgile , Rapin & Vanniere ; leurs Ouvrages apprennent à herfer une terre , à échalasser la vigne , à élever un poulain , à guérir le farcin des brebis , & à faire pommer une laitue. J'ai donc embrassé la partie que ces grands Auteurs ont

laissée, & qui est si-non la plus utile, du moins la plus connue, la plus agréable & la plus noble de l'Agriculture ; c'est toujours le même fond, c'est-à-dire la terre, mais la terre ornée : au-lieu d'un bigareautier, c'est un tilleul ; d'une treille de vignes, c'est une palissade de jasmin ; d'un parquet de pois, c'est une planche de tulippes : enfin, c'est la partie d'Agriculture que Virgile laisse & indique à ceux qui viendront après lui.

Forſitan & pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biſerique roſaria Pæſti :
Verum hæc ipſe equidem ſpatiis excluſus iniquis
Prætereo, atque aliis poſt commemoranda relinquo.

Virg. Georg. lib. 4.

Seroit-il beſoin de prévenir les Lecteurs ſur la néceſſité où je me ſuis trouvé de répéter ſouvent les mêmes mots dans l'eſpace de ſept ou huit vers ? La matiere m'y a forcé : en parlant des Fleurs, il faut ſe ſervir du mot *Fleurs* ;

ainsi de plusieurs autres substantifs : toutes circonlocutions , toutes périphrases seroient desagréables , & sentiroient le style de nos Faiseurs de Logogripes. D'ailleurs , quoique je ne sois pas du sentiment de Madame Dacier , qui trouve que c'est une beauté , dans les Auteurs grecs & latins , que la répétition négligée des mêmes expressions , il me semble cependant qu'il seroit de l'équité de ne point éplucher à la rigueur (comme font quelques-uns) les Ouvrages de longue haleine , & qui traitent de sujets qui par eux-mêmes ne fournissent point une multiplicité de termes. Ne pourroit-on pas tenir un juste milieu ? regarder comme vicieuses toutes répétitions qui choquent à la première lecture , & pardonner à celles qu'on ne découvre qu'en y regardant de bien près & avec un examen de Savant ? On trouvera un exemple de la pre-

miere forte , dans la quatrieme Eglogue de Virgile : le mot *Magnus* y est trop souvent employé dans un petit nombre de vers.

Sans les Descriptions & les Episodes , un Poëme didactique ne seroit qu'un Rudiment fastidieux ; on a tâché d'orner celui - ci de différens traits puisés dans l'Histoire du Jardinage & dans la Physique moderne , en évitant néanmoins de faire mention de ces *Curiosités monstrueuses* dont quelques-uns sont idolâtres , & dont un Abbé de Vallemont a composé deux Tomes.

Un Poëme n'est point un Traité divisé pesamment par chapitres & par sections , & où l'Auteur se feroit scrupule d'omettre la moindre minutie. Les Muses sont des Abeilles qui voltigent & qui ne s'attachent qu'aux fleurs. Vouloir tout trouver dans un Poëme , & imputer à la négligence ou au peu de con-

noissance d'un Auteur ce qu'on n'y rencontre pas, c'est être un mauvais juge en fait de Poësie. M. de Voltaire n'a point ignoré que les Ligueurs firent du Cardinal de Bourbon un fantôme de Roi : il a néanmoins, dans son Poëme, tiré le rideau sur ce ridicule événement. Il est des objets & des circonstances que tout l'art imaginable ne peut embellir : lorsqu'ils se présentent, le parti le plus sage, & qu'Horace indique, c'est de les abandonner.

Et, quæ

Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

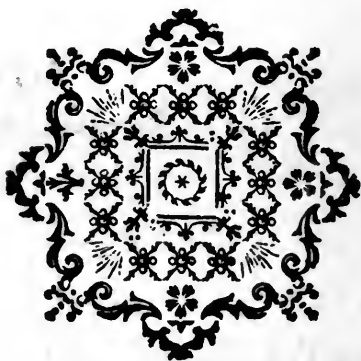
Horat. Art. poët.

D'ailleurs, c'est un des plus beaux secrets de l'art de ne point épuiser la matiere que l'on traite. Tous les jours on reproche à l'Auteur du *Prædium rusticum* de n'avoir rien laissé à suppléer : bien différent de Virgile, qui a su trier,

Non ego cuncta meis amplecti versibus opto.

Virg. Georg. lib. 2.

Voilà ce que j'avois a dire sur ce petit Ouvrage, à qui je n'ai pu donner que quelques momens dérobés à des occupations plus graves. J'attends, avec soumission le jugement du Public. Un autre pourra mieux faire. J'ai ouvert la carrière.



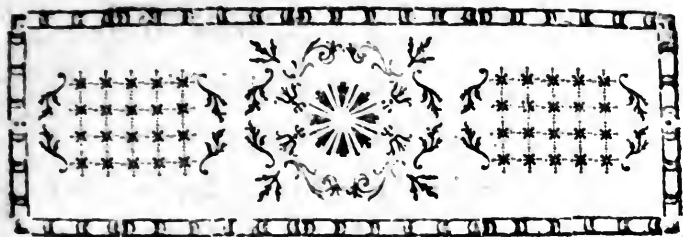
LES

JARDINS

D'ORNEMENS.

CHANT PREMIER.

LES



L E S
J A R D I N S
D'ORNEMENS.

CHANT PREMIER.

C O M T E , le jour arrive, où , changeant tes destins,
Tu vas , libre de soins , te rendre à tes Jardins ,
Abandonner la Cour & jouir de toi-même ;
N'existons que pour nous , c'est le bonheur suprême.
Partageant tes plaisirs , sur de nouveaux accens ,
Je vais du Dieu des Fleurs te chanter les présens ,
T'apprendre par quel art , embellissant la Terre ,
On peut de cent Bouquets émailler un Parterre ,
Et par quels soins ton doigt habile & délicat
Saura former , choisir , prolonger leur éclat ;

2 *LES JARDINS D'ORNEMENS*

Je vais te dire encore avec quelle industrie
On prête au jeune Arbutte une tige fleurie ;
Par quels secrets, les Houx, les Tilleuls, les Ormeaux,
Présentent des lambris & forment des berceaux.

O vous ! Manes brillans (1) dont la riche harmonie
Enseignoit aux Pasteurs de Grèce & d'Aufonie
L'heureux Art de hâter les trop lentes Moissons ,
Si fléchis par ma voix , si frappés de mes sons ,
Dans ces rians Bosquets que le Permesse arrose ,
D'un propice regard vous voïez ce que j'ose ,
Inspirez-moi ces tons faciles & touchans
Qui rendoient les rochers sensibles à vos chants.
Les Hommes ont perdu les mœurs & la droiture
Qui font que de son champ l'on aime la culture ,
Nos prés couverts de fleurs que sème le hazard ,
Paroissent offenser leur superbe regard ;
La terre leur fait honte & languit dégradée ,
Et plaît à peine aux yeux en se montrant fardée.
Malgré des préjugés si vains & si puissans ,
Excité par l'attrait de vos sons ravissans ,
J'entreprends , après vous , d'entrer dans la carrière ;
Je vais ceindre mon front de rose & de lierre ;

(1) Théocrite & Virgile , Auteurs de Poèmes Géorgiques.

Par vous, le Laboureur apprend à s'enrichir,
 Mes Chants célèbrent Flore & l'art de l'embellir.

Quand la voix du Printemps réveille la Nature,
 Quand Vertumne, étendant ses tapis de verdure,
 Aux piés de nos vallons, richement habillés,
 Fait couler les ruisseaux sur des lits émaillés,
 Fuyez, dérobez-vous au fardeau des intrigues,
 Et laissant aux Cités les complots & les brigues,
 Laisant pâlir Plutus sous l'or de ses lambris,
 Sauvez-vous dans le sein de nos hameaux fleuris.
 Zéphire vous attend & Flore vous appelle;
 Tout renaît, tout annonce une fête nouvelle,
 Parée en ces beaux jours de ses jeunes appas
 La terre va semer ses trésors sur vos pas:
 Quel essain de beautés! quels présens! quels spectacles!
 Une invisible main prodigue les miracles,
 Le ciel est sur la terre; ornés de cent couleurs,
 Les prés, les champs, les monts n'étaient que des fleurs;
 Sur la cime des bois & sous l'herbe qui rampe,
 A l'ombre des marais qu'un long ruisseau détrempe,
 Dans ces sables mourans par le soleil brûlés,
 Ce ne sont que bouquets en pompe rassemblés.

LE RETOUR
 DU
 PRINTEMS.

MULTIPLI-
 CITÉ
 DES FLEURS.

Spéctateurs indolens d'une si belle fête,
 Quand pour flatter vos yeux tout s'orne, tout s'apprête,

4 *LES JARDINS D'ORNEMENS.*

Ne vous contentez pas d'être d'oisifs témoins ;
Méritez ces bienfaits , répondez à ces soins.

NÉCESSITÉ
DE LA
CULTURE.

Dans ses riches présens la terre inépuisable ,
Pour les verser , implore une aide secourable ;
L'homme doit cultiver les biens semés pour lui ;
Ici , l'Œillet panché vous demande un appui ;
Là , ce Lis accablé sous le poids de sa tige ,
Voudroit qu'on soulevât le fardeau qui l'afflige ;
Plus loin , l'humble Rosier de branches trop muni ,
Attend , pour se dresser , qu'il en soit dégarni :
L'art souple & diligent doit aider la nature.
D'un Jardin embelli la facile culture
N'est jamais un travail indigne de vos mains ;
Un doux calme de l'ame , un corps , un esprit sains ,
L'oubli des trahisons que nous fait la fortune ,
Le mépris des grandeurs dont l'éclat importune ,
Sont les fruits que procure un loisir occupé :
A la Cour de Vertumne on n'est jamais trompé.

MÉRITE
DES FLEURS.

Bornée à peu d'instans dans sa course legere ,
Une fleur , il est vrai , fragile & passagere ,
N'est qu'un éclair brillant qu'on voit naître & mourir ,
Écluse le matin , le soir la voit flétrir ;
Les Destins à nos yeux l'ont à peine montrée :
De ces frêles Beautés la rapide durée ,

Après de tant d'Amans de leurs graces épris ,
 N'a point terni leur nom , ni rabbaissé leur prix ;
 Les Fleurs, les tendres Fleurs de tout tems estimées ,
 Toujours reines des cœurs , de tout tems sont aimées :
 L'Architecte , en traçant ses vastes bâtimens ,
 Emprunte des fleurons ses plus beaux ornemens :
 L'adroite Broderie & la riche Sculpture ,
 Vont dans le choix des Fleurs défier la Peinture :
 Les Danfes , les Festins , l'Hymen & les amours ,
 De Myrthes & d'Œillets parent leurs plus beaux jours.
 Envain de cent rubis une Reine étincelle ,
 Sa main y joint l'éclat d'une Rose nouvelle :
 De la Religion le Front auguste & saint ,
 Marqué du Sceau terrible où Dieu même est empreint ,
 Au retour du Printems s'ombrage de guirlandes ,
 Et fourit aux Bouquets mêlés à nos offrandes.

Si la nature échappe & ne brille qu'un tems ,
 L'art fait dans ses liens arrêter le Printems ;
 L'abondance des Fleurs , leur saison & leur âge ,
 De leur fragilité réparent le dommage :
 Un Parterre fertile , artistement tracé ,
 Coupé par des parquets , & de buis enlacé ,
 Sera la scène heureuse où richement parées ,
 Les Saisons tour à tour étalant leurs livrées ,

SUCCESSION
 DES FLEURS.

6 *LES JARDINS D'ORNEMENS.*

Viendront de vingt Printems retracer le tableau.
L'œil peut y voir sans cesse un spectacle nouveau.

FLEURS QUI
DEVANÇENT
LE PRINTEMPS Zéphire à peine encor soupirant dans les plaines ;
Suspend des Aquilons les bruiantes haleines ;
Déjà le vif Muguet , la prompte Oreille-d'ours ,
Les Narcisses dorés , précurseurs des beaux jours ,
La Jacynthe , étalant une double couronne ,
Et l'humble Violette & la tendre Anemonne ,
Mollement de la terre ouvrant le sein fécond ,
Ont donné le signal & fait briller leur front.

FLEURS DU
PRINTEMPS. Un spectacle complet succede à ce prélude ;
La scène va s'ouvrir ; l'air plus pur & moins rude ;
Careffe au loin la terre , adoucit ses efforts ,
Et l'invite à verser ses aimables trésors.

Quels dons toujours nouveaux ! quelles nobles parures !
Sur un trône enrichi de riantes verdure ,
Regnent pompeusement , de pourpre revêtus ,
Le Pastour émaillé , le diligent Crocus ,
L'Impériale altière & l'Iris odorante ;
La Tulippe , élevant une tête flottante ;
Du spectateur charmé fixe d'abord le choix ,
Préside aux autres Fleurs & leur donne des loix ;
Le Lilas , étendant son ombre tutelaire ,
Voit naître à ses côtés la jeune Frétilaire ;

CHANT PREMIER.

La Jonquille modeste & simple en ses couleurs ,
La Renoncule enfin la plus belle des Fleurs.

Telles sont du Printems les hâtives richesses :
L'Été ne brille point par de moindres largeesses ,
Flore épanche ses dons sur de nouveaux tapis ,
Juliennes , Ciclamens , Cïanus & Tlaspis ,
Des Œillets chevelus les têtes panachées ,
Les Kiris éclatans , les larges Giroflées ,
Les Pavots , dont le suc assoupit les humains ;
Les Lis majestueux , les Martagons hautains ;
Enfin , le Cercle heureux de Fleurs toujours plus belles ,
Vous prépare un théâtre & des scènes nouvelles ,
Et l'on jouit encore après qu'on a joui.

FLEURS
D'ÉTÉ.

L'Automne vient ensuite , il amene avec lui
De nouveaux Nourrissons les cohortes nombreuses ,
Les rians Tricolors , les chastes Tubéreuses ,
L'Amarante immortelle & vouée aux amours ,
La lente Belfamine & durable en son cours ,
Les étages fleuris de la Pyramidale ,
Les Œillets étalans la pourpre orientale ,
Les Soleils , dont l'éclat superbe & radieux
Imite ces Soleils qui brillent dans les cieux ;
Et mille autres Bouquets , soupirs de la nature ,
Vous offrent des Jardins la dernière parure.

FLEURS
D'AUTOMNE.

3 LES JARDINS D'ORNEMENS.

L'Hiver arrive enfin , & sur ce grand tableau
 La bise & les frimats baissent un noir rideau ;
 La terre , succombant aux efforts qu'elle endure ,
 S'endort d'un long sommeil , sent mourir sa verdure.
 De néges , de brouillards , sans cesse enveloppé ,
 Le Fleuriste médite , & n'est plus occupé
 Qu'à revoir ses Oignons , ses Graines , ses Semences ,
 D'un triomphe nouveau tardives espérances.

JARDINS
 D'HIVER.

Que dis-je ? ô de nos jours miracles éclatans !
 L'Art trompe les Hivers & les change en Printems ;
 Nos Aïeux , retranchés dans leur fiere ignorance ,
 Doutoient si l'Onde aux Fleurs procuroit la croissance.
 Le doute est résolu : quand les tristes glaçons
 Couvrent les prés , les champs , les vergers & les monts ,
 Quand la terre sans force , épuisée , inutile ,
 Voit tomber de ses dons la dépouille fragile ,
 Alors d'un Curieux l'industrielle main
 Va dans son cabinet faire éclore un Jardin ;
 De vases , de cristaux une table est remplie ;
 Là , bravant d'Aquilon la bruiante furie ,
 Il place en chaque vase un Oignon vigoureux ,
 Et qui , dans peu de jours , doit répondre à ses vœux ;
 Il y verse une eau vive , ô prodige ! ô nature !
 Du foier pétillant la flamme active & pure

S'insinue , & de l'eau court agiter les sels ,
L'air propice y répand ses esprits immortels ,
L'Oignon s'éveille , il germe , il pousse , il se déploie ;
Mille Fleurs des festins vont couronner la joie ;
Phillis orne son front de vingt Bouquets divers
Enfans d'un Art soigneux , nés du sein des Hivers.

Ainsi dans vos Parquets chaque Fleur se succède ,
Tout acteur vient remplir la place qu'on lui cède ;
Si les Fleurs à la fois brilloient d'un lustre égal ,
Tant d'éclat deviendrait l'un à l'autre fatal :
La nature à nos goûts se plie & se conforme ,
L'esprit lassé rejette un plan trop uniforme.

Vous donc, Amans des fleurs, vous, instruits de leurs noms,
C'est à vous désormais , secondant les Saisons ,
De recueillir au loin ces Astres de la terre ,
Et de les assembler dans un riche Parterre ;
N'épargnez ni le tems , ni les frais , ni les pas ,
Flore & Vénus à l'or prodiguent leurs appas.
Craignez pourtant la fraude , & placez vos dépenses :
Souvent l'on vend bien cher de fausses espérances ;
Faites-vous des Amis dont le cœur libéral
De leurs Fleurs avec vous fasse un partage égal ,
Et dont l'ame sincère ignore l'artifice.
Le nombre en est borné : la funeste avarice

10 *LES JARDINS D'ORNEMENS:*

Jusqu'au cœur du Fleuriste a soufflé ses poisons!
 Quand Flore sans réserve épand sur lui ses dons,
 Il veut en jouir seul. Sa main impitoiable
 Etouffe en leur berceau la race déplorable
 De cent Fleurs que le Ciel a pris soin d'embellir ;
 Plûtôt que de les voir ailleurs s'épanouir.

MANIERE
 DONT L'ANE-
 MONNE A L'ÉTÉ
 COMMUNI-
 QUÉ
 À L'EUROPE.

Sur ce rivage heureux où serpente la Seine,
 Rivage que ses flots ne quittent qu'avec peine,
 Vivoit un Citoyen que les Dieux du Printems
 Accabloient chaque jour de leurs plus beaux présens ;
 Son Jardin magnifique, & fertile en miracles,
 A toute heure étaloit mille rians spectacles ;
 Le goût, les agrémens, sur-tout la nouveauté
 Décoroient à l'envi ce séjour enchanté ;
 Du Nord jusqu'au Midi, du Couchant à l'Aurore ;
 Il avoit amassé les richesses de Flore ;
 Zephire, suspendu parmi tant de beautés,
 Redoubloit chaque jour ses infidélités ;
 Sans cesse il voltigeoit de mérite en mérite.
 Au milieu de ces Fleurs, dont l'agréable élite
 De mille Curieux attiroit les regards,
 Et dont les noms vantés voloient de toutes parts ;
 Une seule fixoit les desirs & la vue,
 Née en d'autres climats, sur nos bords inconnue,

Elle offroit depuis peu ses charmes étrangers ;
Du Jardin d'Hespérus les tableaux men songers
N'ont jamais étalé de si vives nuances :
De son Maître elle avoit passé les espérances ;
De sa jeune conquête avare possesseur ,
Nul n'avoit jusqu'alors partagé son bonheur ;
De vingt grilles de fer nuit & jour entourée ,
A peine il permettoit qu'elle fût admirée.
Il envioit aux yeux le plaisir de la voir ;
Que ne peut point l'Amour réduit au désespoir !
D'un jeune Magistrat (1) le cœur vif & sensible ,
Irrité des refus d'un Geolier inflexible ,
Jura de mettre fin à de telles rigueurs.
Jura de partager de si rares faveurs :
Cette Fleur se couvrit d'une graine abondante ;
Le Sénateur , vêtu d'une robe flottante ,
Et suivi d'un Esclave , entre jusqu'au Jardin
Où des Fruits mûrs pendoient de son prodigue sein ;
Aux yeux trop clair-voians , tranquille , il se dérobe ,
Et près des lieux connus laisse tomber sa robe ;
L'Esclave instruit la leve , & dans ses divers plis
Renferme , en la roulant , une moisson de fruits ; (2)

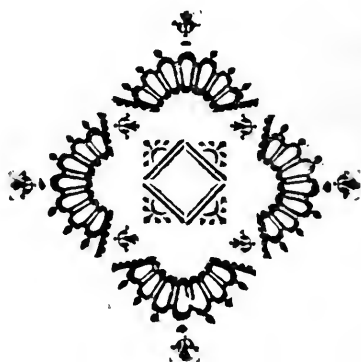
(1) Un Conseiller au Parlement de Paris.

(2) Quelques Ecrivains , en rapportant cette Anecdote vraie & singulière , ont dit que c'étoit des pattes d'Anémones que le

Content de son butin , le Sénateur retourne ,
 Et secouant la robe où son trésor séjourne ,
 Il l'amasse , il le sème , & cet adroit Voleur
 Fit d'un larcin permis l'Univers receleur.

Conseiller avoit enlevées dans les plis de sa robe ; mais un fameux Fleuriste m'a assuré que c'étoit de la graine ; il m'a même fait observer qu'il n'étoit pas probable que le premier Possesseur de l'Anemonne , qui en avoit peut-être quatre ou cinq piés , eût fait secher négligemment , dans une allée de jardin , le peu de pattes qu'il avoit recueillies : cette observation m'a paru juste , & je l'ai adoptée.

Fin du premier Chant.



CHANT DEUXIEME.

LE Goût est un trésor que chacun s'approprie ,
 Tous de ce mot pompeux décorent leur folie ;
 C'est le Goût qui d'ALAIN furcharge les écrits ,
 Le Goût qui chez PRÉVIL révolte les esprits.
 Pourquoi ces nœuds , ce blanc , cet amas de dentelle ?
 Iris , pourquoi ce fard ? C'est le Goût , vous dit-elle.
 Enfin , si l'on en croit leur jargon frelaté ,
 Le Goût altere tout , le Goût a tout gâté ;
 Mais un Sot vainement les prendroit pour exemple ;
 Le Goût regne loin d'eux & leur ferme son temple ,
 Et tel s'y croit admis & juge un sceptre en main
 Qui lui tourne le dos & se perd en chemin.

IDÉE
 DU GOÛT
 POUR
 LES JARDINS.

Dans l'empire des Fleurs , comme aux champs du
 Parnasse ,
 Le goût est de ranger chaque chose à sa place ;
 Qu'elle s'unisse au tout par un lien secret ,
 Et ne puisse y manquer sans laisser de regret.

Soumis à cette loi , sur le bon sens fondée ;
 Pour donner de votre art une plus haute idée ,

INUTILITÉ
 DES STATUES,
 DES PILLIERS
 &c.

Gardez-vous d'entasser , dans un Jardin pompeux ;
 Ces Vases , ces Pilliers , ces Marbres somptueux ,
 Ces grands Bustes où l'or au porphyre s'allie ,
 Et qu'envoïa chez nous la frivole Italie.
 L'œil n'exige point là ces fastueux objets ;
 Un Jardin est un temple où Flore & ses sujets
 Veulent être admis seuls , sans trouble & sans mélange ;
 Tant de pompe & d'éclat y paroît trop étrange ;
 Un gazon siéroit mal dans un appartement ,
 Un ornement de trop n'est plus un ornement.

Ce n'est point que je blâme en un superbe Louvre ,
 Ces Nymphes , ces Sylvains que l'œil au loin découvre ,
 Chefs-d'œuvres du ciseau , qui semblent respirer ,
 Qu'on visite cent fois , toujours pour admirer.

Mais de trouver par-tout, chez un Bourgeois fantasque ,
 Des spectres mutilés qui n'offrent qu'un vieux masque ,
 Des Vases destinés à ne rien contenir ,
 Des Pilliers réservés à ne rien soutenir ;
 De tout cet appareil la pompe superflue ,
 Blesse du Spectateur le bon goût & la vûe.

Soyez grand sans excès , somptueux avec art ,
 Jusque dans l'artifice imitez le hasard.
 Laissez un vain amas de métal & de plâtre
 A quelque BOURVALEIS , d'un faux luxe idolâtre.

Un Parterre trop nud brille sans agrémens ;
 Il est pour l'embellir d'heureux assortimens.
 On peut , sans se livrer aux excès condamnables ,
 Trouver pour l'enrichir des beautés convenables :
 Ce berceau fortuné de nourrissons hâtifs ,
 Exige un œil soigneux & des doigts attentifs.
 Qu'il soit toujours placé dans des lieux agréables ,
 Qu'il reçoive du ciel les regards favorables ;
 Qu'en une découpure avec art partagé ,
 D'ornemens trop confus il ne soit point chargé :
 Qu'un Buis verd l'ait brodé de sa tige rampante ;
 Qu'élevé vers le centre & s'abaissant en pente ,
 Il rejette les eaux par un double glaci ,
 Et montre des Bouquets par étage choisis :
 Que mêlée au limon une terre épurée
 Soit , pour le rajeunir , dès long-tems préparée.
 Par ces soins , par cet art , vous verrez sous vos mains ,
 De vos Fleurs , chaque jour , augmenter les essains ;
 Le Printems va sourire à ce sage artifice ,
 Et Flore vous regarde avec un œil propice.

LE
PARTERRE

SA
STRUCTURE

Du Jasmin odorant les feuillages touffus ,
 (Soit qu'il ait pris naissance aux rives de l'Indus ,
 Soit qu'il reçut le jour dans l'heureuse Arabie ,
 Soit que l'Espagne ait vû s'ouvrir sa belle vie ,

ACCOMPAGNEMENTS
 DU
PARTERRE :
 ARBRIS-
 SE AUX
 A FLEURS.

16 LES JARDINS D'ORNEMENS.

**JASMIN DE
DIVERS L'AÏS.** Soit que la France enfin dans son sein l'ait nourri ;
Seront pour vos Parquets un ornement chéri :
D'une moisson de Fleurs ses têtes sont couvertes ;
Sans cesse il perd , sans cesse il répare ses pertes ;
L'air se parfume au loin de ses vives odeurs :
Sachez , en le plaçant , varier les couleurs.

**LAURIERS
A FLEURS
ET AUTRES.** Des Lauriers toujours vèrds les diverses especes ,
Ceux dont Flore embellit les sommités épaisses ,
Et ceux dont le feuillage augmente seul le prix ,
Pourvu qu'un doigt soigneux les ait d'abord conduits ,
Offrent dans un Jardin une noble parure ,
Plaisent par leur éclat , flattent par leur verdure.

**ORANGERS,
CITRON-
NIERS.** De quel éloge heureux pourrai-je vous combler ?
Arbrisseaux fortunés , qui savez rassembler
Les richesses de Flore & les dons de Pomonne ,
Vous qu'au sein des Hivers un long Printems couronne ;
Fertiles Citronniers , immortels Orangers ,
Vos enfans sur nos bords ne sont plus étrangers ,
Formés sous notre ciel , cultivés dans nos villes ,
Vous faites nos plaisirs , vous ornez vos asyles.
Heureux qui vous possède ! il cueille à pleines mains
De quoi parer l'amour , l'hymen & les festins ;
Ce fut de votre fruit l'écorce éblouissante
Qui , par son or brillant , suspendit Atalante.

Le Grenadier , fertile en nombreux rejettons ,
 Quand un fruit entre-ouvert succede à ses boutons ,
 Ou quand , bornant sa gloire au seul bonheur de plaire ,
 Il semble défier l'astre qui nous éclaire ,
 Par le feu toujours vif de ses pompeux Bouquets ,
 D'un spectacle frappant ornera vos Parquets ;
 Sa tige , par le ciel long-tems favorisée ,
 Triomphe , & vous répond d'une culture aisée.

GRENADIERS
 A FRUITS
 ET A L'EFORS.

L'Amour ne permet point de te mettre en oubli ,
 Toi , qui , né sous ses yeux , par lui-même ennobli ,
 Bravas toujours , dit-on , la foudre & les orages ,
 Myrte heureux , la beauté de tes brillans feuillages
 D'un Printems éternel enrichit nos Jardins ,
 Et CLORIS t'a souvent cultivé de ses mains ;
 Il n'est point d'arbrisseau qui te soit comparable ,
 Regne , Myrte charmant , & deviens plus durable.

MYRTES.

De vingt jeunes Rosiers les rameaux parfumés ,
 Élagués avec soin , en arbuttes formés ,
 Élevant , par degrés , une tête arrondie ,
 Prodiguant des couleurs que l'art adroit varie ,
 Sont encor' du Parterre un aimable ornement.
 Le Bouton trop hâtif s'y retarde aisément ,
 Un doigt habile & prompt , ou le fixe ou l'avance ,
 Prolonge sa durée , ou suspend sa naissance.

ROSIERS.

18 LES JARDINS D'ORNEMENS.

FRIVOLITÉ Des biens nés sous vos yeux connoissez donc le prix ;
DES PLANTES
à TRANGERES Des vaines raretés uniquement épris ,

N'imitez point ce Feu dont le Jardin ne montre
Que Bouquets inconnus à l'œil qui les rencontre ;
Raquettes , Camufars , Aubergines , Poylrons ,
Enormes Aloës , piquans Akoulérons ,
Avortons transplantés de l'Inde & de l'Asie ;
Qui d'un faux Curieux charment la fantaisie ,
Et foibles , sans vigueur , sous un ciel emprunté ,
Vont livrer aux Hivers leur mourante beauté.

PYRAMIDES Le temps est un tyran dont le fatal empire
DE FLEURS. Exerce ses rigueurs sur tout ce qui respire ;
Son bras , des vastes tours s'appre les fondemens ;
Son souffle , des Jardins ternit les agrémens ;
Cette riante fleur qu'un matin fait éclore
Languit , sèche le soir , & n'a vû qu'une aurore ;
Sa belle tête tombe & cede aux coups du temps.
Voulez-vous de vos Fleurs prolonger les instans ?
Qu'au milieu d'une sale où la fraîcheur réside ,
Un trône préparé s'élève en pyramide ;
Là vos Bouquets , placés dans un ordre inégal ,
Et couronnant les bords d'un Vase de crystal ,
A l'aide d'une eau vive & d'une ombre éternelle ,
Reprendront sous vos yeux une vigueur nouvelle :

C'est alors qu'admirant ces brillantes moissons ,
 Le Fleuriste triomphe & se rit des saisons ;
 Il compte de ses Fleurs les têtes panachées ,
 Sa main tranquille à Flore élève des trophées.

Pour prévenir encor l'inclémence des cieux ;
 Vous pouvez , redoublant vos soins industrieux ;
 Ne confier d'abord une Plante fragile
 Qu'à des Vases légers & creusés dans l'argile :
 De foibles nourrissons ces Berceaux portatifs
 Conservent ces dépôts , les rendent plus hâtifs.
 L'air s'élève ; un bruit sourd , sorti des antres sombres ,
 Un nuage où la nuit vient étaler ses ombres ,
 D'un Orage prochain annoncent la fureur ;
 La terre au loin frémit d'une secrète horreur ;
 Soudain les aquilons , & la grêle & la pluie ,
 Du ravage & des feux la tempête suivie ,
 Semblent de la Nature ébranler les ressorts ;
 Ne perdez point de tems , volez à vos trésors ;
 Mettez en un lieu sûr le fruit de tant de veilles ,
 Un instant détruiroit vos plus rares merveilles.

VASES,
 CAISSES.

ORAGES.

Telle une tendre Epouse , à la fleur de ses ans ,
 Et Mere , depuis peu , du plus beau des Enfans ;
 L'embrasse nuit & jour , se plaît à lui sourire ,
 Veille sur son berceau , s'allarme s'il soupire ,

20 *LES JARDINS D'ORNEMENS.*

Place ce cher trésor dans l'endroit le plus sûr ,
Le presse sur son sein , lui prodigue un lait pur.

Mais parmi tant de Fleurs dont le soin vous partage ,
(Eleves de vos mains , choisis dès leur jeune âge)
Toutes ne souffrent point ces étroites prisons.
Bravant le poids du jour & le coup des saisons ,
Il en est , dont la tige épaisse & triomphante
Aime à jouir des suc's d'une terre abondante ;
Et si vous les sévrez , les vases les plus beaux ,
Couverts de leurs débris , se changent en tombeaux :

GALERIES
ET BALCONS
GARNIS
DE FLEURS.

La Julienne , l'Œillet , la noble Tubéreuse ,
Promettent dans un vase une culture heureuse ;
On les peut transporter au gré de ses desirs ;
Tantôt sur des balcons on les livre aux zéphirs ,
Tantôt un double rang de leurs touffes fleuries
Couronne une terrasse , ou ceint vos galeries :
Compagnes de vos nuits , charmant votre réveil ,
Et mêlant leurs vapeurs aux pavots du sommeil ,
Souvent leur foule aimable auprès de vous habite ,
Veille au lit de leur Roi , sert de garde & de suite ,
Et de mille parfums remplit l'appartement ;
Dès l'aurore votre œil les cherche avidement.

THÉÂTRES
DE FLEURS.

Si fixé dans sa Terre & réduit à soi-même ,
Faisant de son repos la volupté suprême ,

Un Fleuriste , constant dans l'amour des beaux arts ,
 Quelquefois vers Paris détourne ses regards ,
 Et tout plein de Monime , expirant sur la scène ,
 Soupire d'être absent des jeux de Melpomene ,
 Il peut charmer sa peine & tromper ses regrets.
 Des gradins inégaux , qu'il fait dresser exprès ,
 Présentent une scène & forment un théâtre
 Où sa main , faisant choix des Fleurs qu'il idolâtre ,
 Les place par étage , assortit les couleurs ,
 Et les Bouquets divers deviennent des acteurs ;
 La toile les dérobe aux regards du profane.
 Là , Chimene , Hermione , Inès & Mariane ,
 Aux yeux des spectateurs étalent leurs attraits ,
 Attraits toujours réels qui ne trompent jamais ;
 Là , sous des noms divers qu'il leur donna lui-même
 Il jouit à loisir des Eleves qu'il aime :
 Cette Fleur , qui répand les trésors de son sein ,
 Si vive , si brillante , il la nomme Gauffin (1) ;
 Cette autre , dont la tige étale un beau calice ,
 Qui triomphe en tout temps , il l'appelle Maurice (2) ;

NOMS
 DONNÉS A
 DES FLEURS
 CHOISIES.

(1) Quand ces Vers furent composés , Mademoiselle Gauffin étoit jeune & piquante :

Alba ligustra cadunt , vaccinia nigra leguntur. Virg.

(2) Le Maréchal de Saxe.

22 LES JARDINS D'ORNEMENS.

Celle-ci , que sa main cultivoit en secret ,
Rare & prompt phénomène , a le nom de Greffet.

DÉLICES DU
JARDINAGE.

Fleurs , Théâtres , Parquets , amusemens du Sage !
Heureux qui par un long & doux apprentissage
Aux soins de vous former sut borner ses plaisirs !
Il jouit de soi-même , il regle ses desirs ,
Il foule de la Cour les grandeurs passagères ,
Son œil n'est point frappé des lueurs menfongères
Qui menent aux écueils le pâle Ambitieux.
Les revers imprévus du sort capricieux
Ne peuvent contre lui déchaîner la fortune :
Soustrait aux flots émus de la foule importune ,
Il se rit des projets , des brigues , des complots
Qui du vain Politique assiegent le repos.
A couvert des détours de la louche Chicanne ;
Paissible , il ne craint point d'arrêt qui le condamne
A quitter l'héritage à ses Peres laissé ;
De l'augmenter lui-même il n'est point empressé.
Les souris séduisans d'une Laïs perfide ,
Ses yeux armés de feinte & que l'intérêt guide ;
N'osent sur ses beaux jours répandre leurs poisons.
Conformant ses travaux à la loi des saisons ,
Tantôt sous un Tilleul , au retour du zéphire ;
Quand , cédant à l'amour , la Fauvette soupire ,

Et, chantant son Hymen sur un naissant Ormeau ,
De ses Poussins futurs apprête le berceau ,
Il ouvre , il montre au jour le trésor de ses graines ,
Il les passe en revûe , il choisit les plus saines..
Dans un vase rempli d'un terreau préparé ,
Il trace des sillons à ce dépôt sacré.
Heureux si dans le tems cette peine est suivie
De quelque Fleur unique & que chacun envie !
Tantôt , dans un bosquet , la serpette à la main ,
Il fait céder au fer , prudemment inhumain ,
Les jets trop vigoureux d'une importune branche ;
Toujours soumis à l'ordre , il élague , il retranche :
Sur la fin d'un beau jour , attiré par leurs chants ,
Mélant sa rêverie à leurs concerts touchans ,
Il fait associer aux plaisirs qu'il éprouve
Ces Morts, que l'art couronne & que le goût approuve;
Anacréon & Pope , assis à ses côtés ,
Sement sur ses travaux les sages voluptés.

Fin du deuxieme Chant.



CHANT TROISIEME.

DE l'aimable Nature , imitateur fidele ,
 Dans tous vos Ornemens , prenez-la pour modele ;
 Elle plairoit bien moins si , simple en ses faveurs ,
 Son sein ne prodiguoit que des Champs pleins de Fleurs .

Ici , d'un Bois touffu les feuilles agitées ,
 Se mirant au crystal des ondes argentées ,
 Invitent à goûter la fraîcheur du sommeil.

Là , jouissant d'abord des regards du soleil ,
 Des côteaux verdoians la pente imperceptible
 Vous conduit dans un air plus pur & plus sensible.

Au fond de ce Vallon , un antre obscur & frais
 Au soleil inconnu vous sauve de ses traits.

Plus loin , d'une Forêt les routes allignées ,
 Sont d'un Taillis massif noblement terminées.
 Imitiez ce bel ordre ; avec art ménagé
 Un Jardin , de la terre est un riche abrégé.

LES ALLÉES D'ARBRES. Qu'aux deux bouts du Parterre une double Avenue ,
 Sur les monts d'alentour , dirige au loin la vûe ;

L'Erable , les Ormeaux & les Tilleuls naissans ,
 Vous offrent à l'envi leurs Rameaux florissans.
 Du Maronnier plus prompt la verdure hâtive
 Annonce du Printems , la naissance tardive ;
 Mille grappes de fleurs , un feuillage éclattant
 Lui valurent l'amour du Français inconstant ;
 Mais ce goût dura peu , ses graces sont passées ,
 De son fruit qui meurt les coques hérissées
 Salissent , en tombant , tous les lieux d'alentour ;
 Sa cime se dépouille & jaunit chaque jour ,
 D'un insecte mordant il est souvent la proie ,
 Et proscrit par le goût rarement on l'emploie.
 Il est pourtant des lieux qu'il peut seul embellir ,
 Où l'on voit tout autre arbre avorter ou périr.

Souvent un lointain vaste , enfoncé , sans parure ,
 Montre un désert aride où languit la Nature ;
 Souvent un terrain froid forme un réduit secret ,
 Que l'œil du jour dédaigne & ne voit qu'à regret ;
 C'est-là que l'art triomphe ; étendant leurs feuillages ,
 Les Buis , les Coudriers , les Ifs , les Houx sauvages ,
 Pour cacher ces objets qui choquent vos regards ,
 Vont en foule élever leurs dociles remparts ;
 Mais gardez-vous alors , mélangeant les especes ,
 D'en fabriquer un mur tissu de plusieurs pieces ;

LES
PALISSADES.

Un feuillage uniforme au loin doit seul régner ;
 Et jamais du beau simple il ne faut s'éloigner :
 Dans un verd toujours vif que ces murs s'entretiennent ;
 Et fermez fans tarder les brèches qui surviennent.

LES
 BERCEAUX ,
 LES
 BOSQUETS ,
 LES
 CABINETS.

C'est peu dans un beau soir où le soleil s'éteint ;
 Qu'on revoie un Parquet de cent nuances peint ;
 Il faut pouvoir encor , sous une ombre éternelle ,
 Jouir de ses beautés quand Phœbus étincelle.
 Que , pliés par vos mains , de flexibles Rameaux
 Se mêlent en Bosquets , se courbent en Berceaux :
 Ménagez-y pour vous un solitaire asyle ,
 Où , sous le doux abri d'un ombrage tranquille ,
 Vous puissiez contempler vos Tapis renaissans ,
 Et goûter du loisir les charmes ravissans.
 Le Jasmin tortueux , l'oblique Chevre-feuille ,
 Le Charme , le Tilleul si riche dans sa feuille ,
 Eleves fortunés & souples sous vos doigts ,
 Prévenant vos desirs , se plieront à vos loix.

De nos Aïeux grossiers la lourde architecture ;
 Avoit de leurs Berceaux surchargé la structure :
 C'étoit un noir amas de Rameaux entassés ,
 Qui cachotent des réduits l'un dans l'autre enfoncés :
 De lugubres mortels repaires formidables ,
 D'où le jour détournoit ses regards délectables.

CHANT TROISIEME.

21

Les arbres d'une eau triste étoient toujours mouillés,
& n'offroient que des troncs à demi-dépouillés.
Des faux coiffichers le bon goût prit la place,
Le bel Art reparut ; la noblesse , la grace ,
Rejetterent des Huns les vieux compartimens ;
Abbattirent des Goths les massifs ornemens.
Soiez amis du simple , écoutez la Nature ;
Que de vos Cabinets l'élégante verdure
S'élève , se suspende avec legereté ;
Que d'abord l'œil y trouve une aimable gaieté ;
Qu'un Portique agréable embellisse l'entrée ;
Que Zéphire y soufflant une haleine épurée ,
Puisse y trouver par-tout de faciles accès ,
De l'humide fraîcheur corriger les excès ,
Caresser le feuillage & lui porter la vie.
D'une soigneuse main l'innocente industrie
Pourra d'un Labyrinthe y tracer les détours ;
Où sans se reconnoître & s'égarant toujours ,
Un Ami trop rêveur , bientôt nouveau Thésée ,
Voit ses pas confondus & sa marche abusée.

LES
LABYRINTES

Roulant du haut des Monts ses flots impétueux ,
Ou dormant sous ses eaux dans un lit tortueux ,
Un Fleuve , près des lieux où vous attache Flore ,
Répand au loin les biens que son sein fait éclore.

LES
TERRASSES.

23 *DES JARDINS D'ORNEMENS.*

Vous voudriez jouir d'un spectacle si beau ,
 Mais un mur à vos yeux offre un épais rideau.
 L'Art arrive à votre aide : Art fécond , Art immense
 Il n'est rien qui ne cede à ta vaste puissance !
 Tu parles , à ta voix les fleuves sont taris ,
 Les Bois sont des cités , les monts sont applanis :
 Bientôt , par son secours , une large Terrasse ,
 Dont l'œil, sans vous mouvoir, court d'espace en espace ,
 Va des champs d'alentour rapprocher le tableau.
 Sans cesse on y découvre un théâtre nouveau ;
 Là , des dons de Cérès les têtes blanchissantes ,
 Là , des Taureaux épars les troupes mugissantes. . . .

LES PARCS ,
 LES MASSIFS
 DE GAZONS.

Quelques plaisirs piquans que l'Art procure aux yeux ,
 Sous les adroites mains d'un Fleuriste soigneux ;
 L'esprit flatté revoit toujours avec délices
 Le simple naturel dépourvu d'artifices.
 Après avoir joui de ces Parquets vantés ,
 Où l'éclat & la pompe étalent cent beautés ,
 On retrouve avec joie un Bois , une Prairie ,
 Un Ruisseau que couronne une Rive fleurie.
 Ne négligez donc pas , dans un vaste terrain ,
 De ménager des lieux où le fer ni la main
 N'ont osé déranger les loix de la Nature ;
 Qu'elle y regne à jamais , sans trouble , sans culture ;

Que son sein soit orné par la main des saisons :
 Un Parc couvert d'ombrage & mêlé de gasons
 Doit être son séjour & son heureux domaine.
 Là, soit que les rigueurs d'une Amante inhumaine ;
 Vous fassent regretter des jours mal employés ,
 Soit que de faux amis , dans le vice noïés
 Et démasqués trop tard , fassent couler vos larmes ;
 Ce Parc & ces Gasons vous présentent leurs charmes :
 Ils dissipent vos soins , ils calment vos soucis ,
 Au souffle des zéphirs vos maux sont adoucis.
 Faites-y pratiquer de larges Avenues ,
 Formez-y des Salons , ménagez-y les vûes.

Que vous allez goûter de nouvelles douceurs !
 Si près de vos Parquets , si , non loin de vos Fleurs ,
 Vous placez d'un Jet-d'eau les sources bondissantes.
 Dans un large Bassin les ondes jaillissantes
 S'élançant , fendent l'air , versent leurs diamans ;
 Le silence redit leurs doux frémissemens.
 Des legers Arbrisseaux les têtes arrosées
 S'inclinent pour sentir ces fécondes rosées ,
 Et semblent rechercher ces miroirs agités ,
 Pour y voir leurs rameaux dans l'onde répétés.
 Vous , cependant , couché sur une herbe touffue ,
 Au loin sur vos Parquets promenant votre vûe ,

LES
 JETS-D'EAUX.

30 LES JARDINS D'ORNEMENS.

Vous comptez à loisir vos charmans nourrissons ;
 Et de vingt Rossignols vous goûtez les chansons.
 Ce sont-là d'un mortel les sensibles délices ;
 C'est-là qu'en butte au sort il rit de ses caprices.
 C'est pour ces vifs plaisirs , qu'échappé de la Cour ,
 Fixant à Chantilli son éternel séjour ,
 CONDÉ , qui fut l'amour & l'effroi de la terre ,
 Laissoit sur un Gazon reposer son tonnerre ,
 Ne voïoit plus Rocroi le long de ses Ormeaux ;
 N'entendoit plus la foudre au bruit de ses Jets-d'eau.

ORIGINE
 DES JARDINS.

Un Jardin , où l'on voit chaque Plante attentive
 A combler de présens la main qui la cultive ,
 Où l'ombre & les ruisseaux prodiguent la fraîcheur ;
 Doux asyle du Sage & séjour du bonheur ,
 Fut long-tems un plaisir ignoré dans la Grèce.
 Celui qui des vertus adoucit la rudesse ,
 Des tendres voluptés l'aimable Précepteur ,
 De l'Art d'orner la Terre est aussi l'Inventeur.
 Par les conseils nouveaux du brillant Epicure (1) ;
 On fut cultiver Flore & parer la Nature :
 Les Bois dans les Palais se virent transplantés ,
 On trouva des Vergers dans le sein des Cités :

(1) *Primus hoc instituit Athenis Epicurus , orii Magister ;
 usque ad eum , moris non fuerat in oppidis habitari rura.* Hist.
 natur. lib. 29 , cap. 4.

La terre , dépouillant son naturel sauvage ;
Attira les regards sous un riant visage.

Depuis , cet Art en France avec soin embelli ,
Sous les yeux de nos Rois s'est encor ennobli.
Mais celui dont le goût , par de vastes dépenses ,
Donna le dernier lustre à des Jardins immenses ,
Ce fut vous , de Namur redoutable Vainqueur (1) ;
Vous , des Loix & des Arts immortel Protecteur.

LEURS
PROGRÉS EN
FRANCE.

Versailles , des B O U R B O N s demeure fortunée ,
Qui fixe les regards de l'Europe étonnée ;
Versailles , n'étoit point , du tems de nos Aïeux ;
Tel que dans ces beaux jours , il éclate à nos yeux.
Il n'offroit qu'un amas de Donjons solitaires ,
De Chasseurs fatigués retraites ordinaires :
Ces lieux ensévelis sous d'antiques Forêts ,
Etoient encor coupés par de vastes Marais.
A la voix de L O U I S tout prend une autre face ,
Où s'étendoit un Bois s'élève une Terrasse :
Les Ormes , les Tilleuls , tout entiers transportés ,
S'étonnent de se voir dans un Parc transplantés.
Ces nouvelles Forêts , à des regles astreintes ,
Présentent des Berceaux , forment des Labyrinthes.

DESCRIPTION
DE
VERSAILLES.

(1) Louis XIV.

La Seine prisonniere , avec mille détours ,
 Coule au-dessus des monts, apprend un nouveau cours (1);
 Ses mugissantes Eaux , sous la loi des Naiades ,
 Dorment dans des Bassins , ou tombent en Cascades.
 Là , sous ses traits hardis une savante main
 Donne le souffle au Marbre & la vie à l'Airain :
 Ici , des Orangers les tiges immortelles ,
 Se couvrant chaque jour de Fleurs toujours nouvelles ,
 Font trouver le Printems au milieu des Hivers :
 Plus loin , trompant les yeux sous mille aspects divers ,
 Trianon , dans ses murs couverts de porcelaine ,
 Surpasse les efforts de la nature humaine.
 Séjour charmant ! séjour où les Arts & le Goût
 S'offrent à chaque pas & se montrent par-tout :
 Mais séjour plus charmant si l'aimable Harmonie ,
 Si chere à nos Aïeux n'en étoit point bannie ;
 Si du talent des Vers on y sentoit le prix.
 Hélas ! Phœbus y rampe accablé de mépris ;
 De nos derniers Rimeurs la morale cynique
 S'est attiré l'orage & la haine publique :
 A la peste , aux poisons , l'on craint de prendre part ,
 Et l'horreur pour l'Artiste a passé jusqu'à l'Art.

(1) La Machine de Marli.

Fin du troisieme Chant.

CHANT

CHANT QUATRIEME.

Sous la voute des Cieux il n'est rien de durable :
 Cet Arbulste superbe , au froid impénétrable ,
 Qui , durant vingt Printems , se couronnoit de Fleurs ,
 Enfin de la vieillesse éprouve les rigueurs.
 Dans ses rameaux fêchés sa sève prisonniere
 Peut à peine nourrir une branche dernière.
 Ce seroit fait de lui , vous le verriez périr ,
 S'il manquoit d'un secours prompt à le rajeunir. LA GREFFE.
 Mais la Greffe , d'un tronc qui languit & qui passe ,
 Saura tirer l'espoir d'une plus belle race.
 Par le tranchant du fer un Bouton détaché ,
 Dans une jeune Ecorce à l'instant attaché ,
 Va d'un sein étranger tirer sa nourriture.
 L'Arbre nouveau paroît surpris de sa parure ;
 Son tronc s'enorgueillit d'un feuillage emprunté.
 Plusieurs ont , en greffant , cherché la rareté.
 Le Figuier eut des Fleurs nouvellement écloses ;
 Et de sauvages Houx se couvrirent de Roses (1).

(1) Il étoit inutile de distinguer ici les différentes formes
 qu'on peut donner à la Greffe : Inoculation , Couronne , Poupée ,
 Térébration , Flute , Fente , Approche , &c. Tous ces mots de Jar-

54 LES JARDINS D'ORNEMENS.

LES
MARCOITES. Il est encor un Art d'enlever au trépas
L'Arbrisseau dont on voit se ternir les appas ;
Ses branches jusqu'au pié subtilement pliées ,
A l'aide d'un crochet à la terre liées ,
Dans un fossé rempli d'engrais & de terreau ,
Produiront mille jets de cet heureux tombeau.

LES
BOUTURES. Quelques Plantes , bravant le havre & ses insultes ,
Peuvent , loin de leur tronc , d'abord , jeunes adultes ,
Subsister d'elles-même , & d'un simple rameau
Etaler dans les airs un Arbuste nouveau.
Ainsi d'un Curieux la fertile industrie ,
D'un Nourrison mourant fait prolonger la vie.

Le tems , qui détruit tout , n'est point le seul fléau
Qui dévore une Fleur dans son cours le plus beau.
Les Insectes cruels , l'aride sécheresse ,
Alterent vos trésors & trompent votre adresse ;
La terre , dont le sein s'épuise à tout moment ,
Bientôt ne produit plus qu'un triste avortement.
Redoublez vos efforts , réparez ces dommages.

LES
INSECTES. Traînant sur tous ses pas de funestes ravages ,
La Chenille à cent piés , par de nombreux ressorts ,
Tantôt presse , tantôt allonge un foible corps.
diniers n'expriment que les diverses manieres de greffer ; mais la
Gresse est une : elle consiste dans la jonction des deux écorces ,
qui fait la reprise,

Insecte informe , à peine elle voit la lumière ,
Elle rampe , elle aiguise une dent meurtrière.
La Plante la plus riche , en proie à sa fureur ,
Se dépouille , & languit sans lustre & sans honneur.
Heureuse ! si des coups dont sa feuille est atteinte ,
La beauté de ses jours n'est pour jamais éteinte.
Alors sachez prévoir & prévenir le mal ,
Poursuivez jour & nuit ce sinistre animal.
Qu'au pié du Nourrison qui lui sert de pâture ,
Cet Ennemi foulé trouve sa sépulture.

Le Perce-oreille actif , les piquans Mouchérons ,
La Punaise exhalant ses sinistres poisons ;
Du Cloporte assoupi l'innombrable famille ,
Qui se dérobe aux yeux quand l'astre du jour brille ,
Et , si-tôt que la nuit enlève la clarté ,
Va butiner dans l'ombre & pille en sûreté ,
Destrueteurs assidus , tyrans insatiables ,
Vous doivent inspirer des haines implacables.
Qu'ils vous trouvent sans cesse enflammé de courroux ;
Qu'à toute heure , en tous lieux ils ressentent vos coups.

Ardente en son travail , la Fourmi matinale ,
A vos plus beaux trésors peut devenir fatale :
On dit que , sans toucher aux feuillages naissans ;
Quelques œufs sont l'objet de ses desirs pressans ;

Que , suivant pas à pas une Mouche fertile ,
 Elle en détruit le nid & nous devient utile.
 Rejetez de ce soin les secours indirects ,
 Les dons d'un ennemi nous sont toujours suspects :
 Craignez que , pour détruire un Insecte nuisible ,
 Cette chasse n'apporte un ravage terrible.
 Ecrasez sans pitié l'un & l'autre ennemi ,
 Unissez au tombeau la Mouche & la Fourmi ,
 Ou bientôt vous verrez la Fleur la plus durable
 Succomber tristement sous le poids qui l'accable.
 Gênée en ses canaux , la sève se tarit ,
 Ne respirant plus l'air sa tige se flétrit (1).
 Tels on voit ces Guerets , théâtres de Bellone ,
 Devenir des déserts où ne rit plus Pomone.

Deviez-vous trouver place en mes nobles chansons ,
 Horreurs de nos Jadin , trop hideux Limaçons ?
 De vos maisons par-tout traînant la lente masse ,
 Et filtrant sur vos pas une liqueur tenace ,
 Vous répandez au loin vos effains dangereux ,
 Et vous vous annoncez par des dégats affreux.
 C'est contre vous , qu'armant mille mains vangeresses ,
 Le Fleuriste irrité doit sauver ses richesses ;

(1) On a reconnu que les Plantes & les Arbres se nourrissent en partie par leurs Feuilles ; ce sont comme de petites éponges qui tirent l'air & la rosée.

CHANT QUATRIEME. 37

Contre vous , qu'emploiant les feux & les leviers ,
Il va de vos débris couvrir des champs entiers.

Ce n'est pas seulement dans une guerre ouverte
Qu'on trame de vos Fleurs l'irréparable perte ;
L'on vient vous assaillir par des sentiers cachés :
Aux racines des Fleurs les Mulots attachés ,
En rongent les filets , en suçent la substance.
Cette Plante , l'objet de votre complaisance ,
Dont la Tige féconde alloit ouvrir sa Fleur ,
De mille coups percée , atteinte jusqu'au cœur ,
Se fane en un matin , languit , chancelle , tombe ;
Vingt Gribouris sous terre avoient creusé sa tombe.

LES INSECTES
CACHÉS.

Opposez ruse à ruse , & détours à détours ;
Quand l'Automne expirant a mis fin aux beaux jours ,
Quand Zéphire a fait place à l'Aquilon farouche ,
Du fumier le plus chaud élevez une couche ;
Placez-la dans des lieux qu'habitent les Mulots :
Bien-tôt , craignant le froid , ils iront à grands flots ,
Sous ce fumier brûlant établir leurs retraites ,
Et méditer en paix leurs trahisons secrètes.
Au retour du Printems , lorsque l'air plus serain
Les invite à sortir du réduit souterrain ,
Livrez l'affreux repaire à la fureur des flammes ,
Mettez fin d'un seul coup à cent nuisibles trames.

REMED
PAR LA
COMBUSTION.

LA TAUPE. La Taupe , dont les yeux redoutent la clarté ,
 Et brûlant d'échapper à sa captivité ,
 Creuse , à coups redoublés , ses longues galeries ,
 Et va porter la mort aux Fleurs les plus chéries.
 Epiez le moment où Sappeur empressé ,
 On voit par ses efforts le terrain exhaussé ;
 Et la bêche à la main , arrêtant le ravage ,
 Faites sauter en l'air l'Ouvrier & l'Ouvrage.
 Le fusil , vomissant une grêle de plomb ,
 Punit ses attentats par un trépas plus prompt.
 Sans un remède sûr , sous les mines profondes ,
 Déchirant de vos Fleurs les racines fécondes ,
 Ce perfide Animal , du Parquet le plus beau
 Va faire en peu de tems un horrible monceau.

Ainsi , par les secours d'une guerre intestine ,
 Conservez vos Jardins , prévenez leur ruine :
 Sentinelle assidu , Destructeur vigilant ,
 Signalez chaque jour par quelque assaut sanglant.

LE SOLEIL
 ET LES FEUX
 SOUTER-
 RAINS.

Cet Astre qui des Cieux éclaire la structure ,
 Source où naissent les jours , flambeau de la nature ,
 Image d'un Moteur qui l'orna de sa main ,
 Sans cesse vient verser de son prodigue sein ,
 Mille torrens de Feux qui réchauffent la terre ,
 Et qui portent la vie aux Germes qu'elle enferra.

Mais ce grand Tourbillon de lumiere & de feux
 A tant de végétaux feroit infructueux :
 Sa rapide chaleur deviendrait impuissante ,
 Si , par mille ressorts , la nature agissante
 N'eût au sein de la terre allumé des fourneaux
 Dont les feux , s'exhalant par de secrets canaux ,
 Des Chênes & des Pins échauffent les racines ,
 Forment l'or & l'airain dans les profondes mines.
 De-là , cette rosée & ces douces vapeurs ,
 Qui des jours les plus chauds temperent les ardeurs :
 De-là régner dans l'air ces fraîches influences ,
 Qui des Fleurs , sur le soir , raniment les nuances.

Mais souvent l'Aquilon & les Havres brûlans
 Enlèvent aux Jardins ces suc's rafraîchissans ,
 Vos Parquets sont changés en une aride plaine.

LES
 HAVRES.

Si le Chien d'Erigonne & sa mortelle haleine
 Soufflent encor ces Feux à toute heure attisés ,
 C'en est fait , tout périt dans les champs épuisés.
 Rien ne peut échapper à ce vaste incendie ,
 Flore ne survit point à sa beauté flétrie ;
 Son visage a perdu son éclat le plus beau ,
 Foible , triste , abbatue , elle panche au tombeau.
 Veillez donc , armez-vous d'un courage invincible ,
 Un travail assidu vainc tout , rend tout possible :

LA
 CANICULE.

47 *LES JARDINS D'ORNEMENTS:*

Combattez les destins à vous nuire obstinés.

LES ARROSEMENTS. Pour repousser les Feux contre vous déchaînés ,
Qu'un ample Réservoir d'une onde tempérée ,
Dans de profonds bassins sans cesse préparée ,
Serve à rendre la vie aux Rameaux languissans.
Que d'un large Arrosoir mille fiers jaillissans
Répandent sur vos Fleurs d'abondantes rosées ,
Et rappellent bientôt leurs forces épuisées.
Versez ce lait fécond d'une prodigue main ,
Que de la terre aride il pénètre le sein ;
Qu'il lui fasse sentir sa douceur profitable ;
Qu'elle goûte à long traits sa fraîcheur délectable.
Et plus l'Astre du jour la sèche & l'affoiblit ,
Plus ce suc , qui l'humecte & qui la rétablit ,
Doit couler , sans délai , dans ses veines brûlantes ,
Et réparer soudain ses pertes accablantes.
Vos Fleurs , par ce remède avec soin apporté ,
Reprendront la fraîcheur d'une aimable santé.

LES TERRAUX. LES SABLES. LES ENGRAIS. Ce Parterre autrefois fertile , inépuisable ,
N'offre plus qu'un désert stérile & méprisable.
Vos Eleves flétris languissent sans éclat ,
Leur front n'est plus semé d'albatre & d'incarnat.
Un changement si prompt vous surprend & vous trouble.
Envain tout veille, envain votre adresse redouble ,

Vos soins n'enfantent plus qu'une triste moisson ,
Et chaque heure du jour vous ôte un nourrisson.
Ainsi , dans ces Cités à la mort consacrées ,
De Bellone , des Feux , du Pillage entourées ,
On voit des Citoïens , pâles , foibles , minés ,
Tomber à chaque instant par la faim moissonnés.
La source de ce mal indique le remede ;
Cette terre sans suc vous appelle à son aide ,
Ses efforts impuissans annoncent sa langueur ;
Ecoutez ses besoins , rendez-lui sa vigueur.
Si , séché par le tems , brûlé par son haleine ,
Votre terrain se change en une foible arene ;
Méléz-y sans tarder la graisse des terreaux ,
Leurs suc l'affermiront par des liens nouveaux.
Mais si la terre , humide , épaisse & resserrée ,
Aux vifs raïons du ciel ne donne plus d'entrée ,
Aidez sa pesanteur par des sables mouvans ,
Qui laissent des sentiers au doux soufîle des vents ,
Et temperent le froid par des sels salutaires.
Toujours aux maux connus opposez leurs contraires.

C'est un usage heureux & par Flore adopté ,
Pour bannir la maigreur & la stérilité ,
De former un monceau de Fannes desséchées ,
De Tiges & de Fleurs par le tems détachées :

Cet amas se consomme & baisse lentement ,
 Il devient pour vos Fleurs un fertile aliment.
 Plusieurs , avec succès , en ont tenté l'épreuve :
 Soit qu'il procure aux Fleurs une terre encor neuve ,
 Dont le nitre & les sels leur donnent plus d'éclat ;
 Soit plutôt que les Fleurs , par un goût délicat ,
 Aiment à se nourrir de leurs propres substances.
 Tels on voit tous les ans , dans nos Forêts immenses ;
 Ces Chênes , dont le front semble percer les Cieux ,
 Ces Ormes , dont l'ombrage a couvert nos Aïeux ,
 Des feuillages tombés tirer leur nourriture ,
 Et s'engraisser des fruits qui faisoient leur parure.

USAGE
 DES FLEURS.
 TRESSSES ,
 BOUQUETS ,
 GUIRLANDES

C O M T E , j'allois finir , & ferrer mes Pinceaux ,
 Mais mon œil apperçoit , le long de ces Berceaux ,
 S'avancer à pas lents l'Objet aimable & sage
 A qui , dans ces Bosquets , votre cœur rend hommage.
 Les charmes de l'amour habitent dans ses yeux ,
 Et , sans doute , son cœur vous cherchoit dans ces lieux.
 Que vois-je ? un autre Objet arrive sur ses traces
 C'est Iris c'est l'Amour , le Printems & les Graces :
 C'est Iris , de mes feux l'objet toujours constant
 Ah ! devançons leurs pas rassemblons à l'instant
 Des Guirlandes , des Fleurs , .. un Triomphe champêtre ; ..
 Un Trône de gazon s'élève sous ce hêtre ;

Des ardeurs du Soleil il n'est point offensé :
 Que l'un & l'autre objet y soit d'abord placé.
 Philis est blonde & tendre ; Iris est brune & vive ;
 Cueillons dans ces Parquets , cherchons sur cette Rive ,
 Des Bouquets que l'on puisse assortir à leurs traits.
 Iris , cette Jonquille est propre à tes attraits ;
 Pour orner tes cheveux ma main l'a cultivée ,
 Et leur riche couleur en fera relevée.
 Philis , ce beau Pastour , l'honneur de ce Jardin ,
 N'a vécu que pour vous , mourra sur votre sein.
 Joignons-y les couleurs de la pâle Anémone ,
 L'Amour la fit éclore , & l'Amour vous la donne . . .
 Mais si ce Dieu malin a su vous couronner ,
 Il peut , lorsqu'il lui plaît , aussi vous enchaîner.
 Imitons dans nos jeux son adroit badinage ,
 Représentons sa force & son tendre esclavage ;
 Nos Fleurs seront vos fers. Des tissus de Bouquets
 Vont , sous mille replis enchaîner vos attraits :
 Œillets , Rosés , Jasmins , Jacyntes , Violettes ,
 Formeront vos liens . . . voilà vos chaînes prêtes . . .
 Ces beaux bras sont ferrés par de longs nœuds de
 fleurs . . .
 Puissent les nœuds secrets qui captivent nos cœurs ,
 Dont ces chaînons fleuris ne sont que les images
 Du tems & des Jaloux éviter les outrages !

Puisse le tendre Amour les rendre plus étroits !
 Heureux les Conquérens ! Plus heureux mille fois
 Celui qui d'une Belle aiant fait la conquête ,
 Des Fleurs qu'il cultivoit peut couronner sa tête ,
 En tresser ses cheveux , en embellir son sein !
 L'Amour à chaque instant sourit à leur destin ;
 Ils se cherchent sans cesse , ils soupirent ensemble ;
 Un seul goût les conduit , un seul nœud les rassemble.

Ainsi , non loin des bords par la Seine enrichis ,
 Coulant des jours sereins & de trouble affranchis ,
 Loin des clameurs qu'excite & que nourrit l'envie ,
 Par la main du bonheur laissant filer ma vie ,
 Jeune encor (1) , je chantois les dons toujours chéris ,
 Dont Flore & le Printems comblent leurs Favoris.
 Inconnu des Rimeurs , sans vouloir les connoître ,
 A leurs regards jaloux soigneux de disparoître ,
 J'évitois les écueils où le Tasse & Rousseau ,
 Au sein de la tempête ont brisé leur Vaisseau.
 L'on ne me voïoit point mandier des suffrages ,
 Applaudir ou blâmer d'insipides Ouvrages ,
 Encenser la Fortune & grossir les Foiers. (2)
 Virgile loin de Rome a cueilli ses Lauriers.

(1) Trente ans.

(2) Foiers de la Comédie , où les petits Diserts se trouvent ,
 & croient juger en dernier ressort.

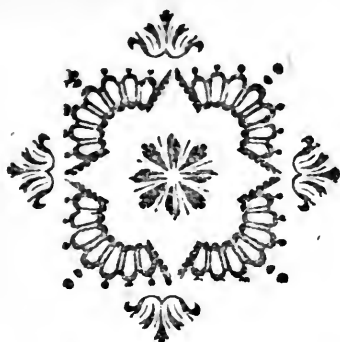
A l'ombre des Forêts , dans leurs routes confuses ,
Au bord des clairs Ruisseaux je cultivois les Muses ;
Les Graces & les Ris y fixoient leur séjour.
Là , soit que le Soleil fit éclore un beau jour ,
Soit que l'Astre des nuits vînt éclairer les ombres ,
Sur la pente d'un mont , sous des feuillages sombres ,
Mêlant un doux travail à des jeux innocens ,
Aux voix des Rossignols j'unissois mes accens.

F I N.

VI 2

L E S
RESSOURCES
D U G É N I E,
P O E S I E S
P H I L O S O P H I Q U E S.

Non ego ventosæ plebis suffragia venor.
Horat. lib. I. Epist. XIX.

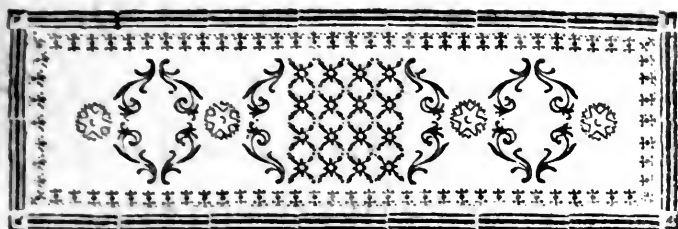


A L A H A Y E ,

E T A P A R I S ,

Chez P. D. LANGLOIS , rue du Petit Pont , près le
petit Châtelet , au Saint Esprit couronné.

M. D C C. L X I X.



AVERTISSEMENT

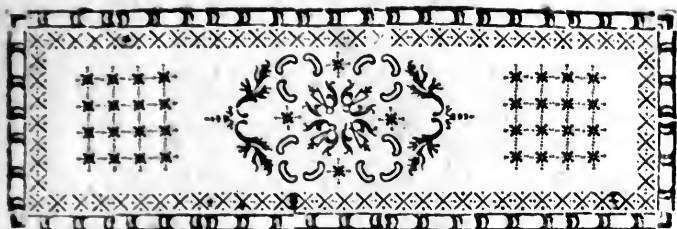
DE L'ÉDITEUR.

UNE Promenade dans un Parterre , à l'ombre d'un Parc , ou le long d'un Canal , invite naturellement l'esprit à philosopher ; & philosopher , c'est réfléchir sur différens Objets , Littérature , Physique , Morale , Ridicules du tems , Anecdotes , &c. C'est pour nous conformer à cette opération ordinaire de l'esprit , qu'à la suite d'un Poëme Géorgique , nous avons cru devoir rassembler les morceaux de Poësie qu'on va lire ; ils sont de la même main , & nous espérons qu'ils ne démentiront point les idées que la lecture du Poëme a pû faire concevoir. Il y a des

vj *AVERTISSEMENT.*

Personnes que les Tableaux champêtres touchent médiocrement : *Non omnes arbusta juvant.* Il faut donner à tous les goûts.





LES RESSOURCES DU GÉNIE.

ÉPÎTRE A THÉON,

Où l'on attaque plusieurs Préjugés littéraires.

VOUS, à qui les neuf Sœurs sourirent au berceau,
Et pour qui, de la Parque empruntant le fuseau,
Les Graces ont filé des jours d'or & de soie ;
D'où vient, jeune Théon, faut-il que je vous voie,
Des faveurs de Phœbus contempteur dédaigneux,
Fuir des Héros de l'Art le sentier glorieux ?
Pourquoi tant de talens, présens de la nature ;
S'étouffent-ils en vous, couverts d'une ombre obscure ?

» Dès long-tems, *tout est dit*, répète un Peuple sot,
» Nos Peres, plus heureux d'avoir vécu plutôt,
» Ardents à recueillir, & moissonneurs habiles,
» N'ont laissé qu'à glaner à leurs Neveux stériles.

C'est ainsi que raisonne un esprit languissant,
 Qui, secouant de l'art le fardeau trop pesant,
 Se refuse au travail, s'endort dans la mollesse,
 Et veut d'un faux prétexte excuser sa paresse.
 Mais que répondrez-vous, si je peux vous montrer
 Qu'à la Cour d'Apollon, où vous n'osez entrer,
 Il est encor pour vous des faveurs à prétendre,
 Et des postes brillans où vos vœux peuvent tendre.

LA
 TRAGÉDIE.

Parcourons un moment ce qu'ont fait nos Aïeux :
 Corneille & son Rival frappent d'abord nos yeux.
 L'un, du Romain superbe exprimant le génie,
 Athlète toujours grand dans sa course infinie,
 Tonne & se reproduit, même dans Atila ;
 Racine, moins hardi, jamais ne l'égala :
 Mais dans ses pas réglés, mesurant mieux ses forces,
 Il sut prendre les cœurs à ses douces amorces :
 De Phedre & d'Hermione il peignit les fureurs,
 Il flatta notre oreille, il fit couler nos pleurs ;
 L'un ravit nos esprits, l'autre échauffe nos ames ;
 L'un souffle la terreur, l'autre excite des flammes.

Ce sont-là, cher Théon, deux Modèles fameux,
 Que n'ont pu dans leur vol atteindre leurs Neveux :
 Nos Rimeurs à les suivre ont tous perdu leurs veilles.
 Mais ne pourroit-on pas, égalant leurs merveilles,

Rapprocher , réunir , leurs diverses beautés ,
 Etendre , en les joignant , leurs talens limités ;
 De Corneille diffus laissant l'obscur langage ,
 Peindre de traits plus forts Achille & son courage ;
 Et du tendre Racine animant la langueur ,
 Tracer en Vers moins durs Pompée & sa vigueur ;
 Unir , frappant les cœurs & chatouillant l'oreille ,
 Les graces de Racine aux foudres de Corneille ?

Un esprit si parfait , si l'on peut le trouver ,
 Qui dans la source antique auroit su s'abbeuver ,
 De ses Rivaux nombreux éclipseroit la gloire (1) :
 Pour lui le trône est prêt au temple de mémoire.

Sur un autre Théâtre un Génie immortel ,
 Moliere raisonnant d'un éclat plus réel (2) ,
 Sonde , guérit les cœurs , & montre l'homme à l'homme :
 Il n'eut jamais d'égal dans Athène & dans Rome :
 Et , malgré Despréaux , ce phénix des esprits (3) ,
 De son Art qu'il créa sut remporter le prix.

LA
 COMÉDIE.

(1) Cette éclipse ne seroit point difficile. Avons-nous eu beaucoup de Tragédies depuis Corneille & Racine ?

(2) Voyez , dans un petit Discours fait par Moliere même , les avantages réels que la Comédie a sur la Tragédie.

(3) Voyez une Epître de Rousseau , où ce qu'on avance ici est prouvé par des raisonnemens justes.

Mais heureux qui joindroit & Moliere & Térence ,
 Qui porté pour la Langue à moins d'indifférence (1) ,
 Afferviroit Thalie aux regles de Patru ! (2)
 Cet astre désiré chez-nous n'a point paru (3) .

L'ODE. Ce Lyrique divin que pleure encor la France ,
 Cygne qu'ont étouffé l'intrigue & l'ignorance ,
 Jeune encor , de David rival ambitieux ,
 Porta son front sublime & sa voix dans les Cieux.
 Que ne promettoit point son printems trop rapide !
 Il eût chanté les Rois & la guerre homicide ,
 Du tendre Anacréon il eût touché le luth (4) ,
 On pouvoit tout attendre à son brillant début :
 Mais bientôt des enfers la rage envenimée ,
 Vint de noires vapeurs couvrir sa renommée.
 Un brouillard obscurcit l'aurore de ses ans ;
 Un rival lui porta les coups les plus cuifans ;
 Son courfier s'abbattit sous lui dès la barriere.
 Nourrissions qu'il formoit , achevez sa carriere.

(1) Les Ouvrages de Moliere & de la Fontaine fourmillent de fautes contre la Langue.

(2) Excellent Grammairien.

(3) Il ne paroîtra point si-tôt , suivant le train que les choses prennent.

(4) Nous n'avons pas encore , en France , d'Odes galantes , & délicatement passionnées , dans le goût de celles d'Anacréon & de quelques-unes d'Horace : c'est un genre qui manque.

Jeunes Phénix , sortez des cendres de Rousseau.

Le charmant La Fontaine au bord d'un clair ruisseau , LES FABLES,
LES CONTES.

Anime des Portraits ébauchés par Esope ,
Couvre la vérité d'une adroite enveloppe ;
Puis du hardi Boccace arborant l'étendard ,
Rit aux dépens du sot , du fat & du caffard.
Tout Lecteur est ravi de sa naïve aisance ;
Mais un style plus pur , avec moins de licence ,
Dans un aimable esprit , doté de ses talens ,
Feroient encor prétendre à des succès brillans.

Peut-être qu'en luttant contre de tels Modeles ,
Vous pourriez trébucher , & voir tomber vos aîles :
Vingt siècles réunis ne les atteindront point.
Eh bien , si leurs talens , portés au dernier point ,
Ne semblent vous laisser qu'un désespoir futile ,
Dans des champs moins battus quelle moisson fertile !
Courez une autre mer moins couverte d'écueils.

La funebre Elégie errant sur des cercueils ,
Se plaint que seule en proie à sa douleur fatale ,
Nul François ne la suit dans sa marche inégale (1).
On trouve cependant des perles sur ses pas ,
Sous ses habits de deuil elle offre des appas.

L'ELÉGIE.

(1) Nous n'avons point eu jusqu'ici de vraies Elégies dans notre
Langue , à moins que l'on ne donne ce nom à quelques-unes de
nos Tragédies.

Ce fut par les faveurs qu'il fut obtenir d'elle ;
Que Tibule a joui d'une gloire immortelle.

L'EGLOGUE. Moins triste & plus naïve , à l'ombre d'un ormeau ,
L'Eglogue , aux humbles sons d'un léger chalumeau ,
Cherche envain un Berger que sa tendre voix flatte.
Des myrthes verts , cueillis de sa main délicate ,
Attendent le Pasteur qui pourra la charmer.
Beaucoup de faux Amans ont cru s'en faire aimer ;
Mais leurs chants affectés & leur froide tendresse ,
N'ont jamais pu fléchir leur aimable Maîtresse.
Un Berger dont les tons sachent la captiver ,
Depuis l'heureux Titire , est encore à trouver (1).

Voilà , charmant Théon , des carrières charmantes ,
Que Phœbus peut ouvrir à vos Muses naissantes :
Ce sont d'aimables fleurs , compagnes du printems ;
Qu'on amasse avec soin pour en jouir long-tems.
Quand l'âge aura meuri vos desirs & votre ame ,
Quand du fil de vos ans affermissant la trame ,
Cloto vous ourdira des jours moins agités.
Quand l'esprit brille en nous de plus vives clartés ;

(1) Jusqu'ici on n'a point rencontré , en France , le vrai goût de l'Eglogue : les Idiles de Des Houlières sont des Élégies champêtres , imitées du Roman de l'Astrée ; & les Pastorales de Fontenelles , sont des Scènes d'Opéra , qui n'ont de l'Eglogue que les mots de Bergers & de Bergeres.

Alors , Théon , alors embouchant la trompète ,
 Dans un champ plus fécond , osez , nouvel Athlète ,
 De Virgile & d'Homere égalant les Ecrits ,
 Par des Vers dignes d'eux leur disputer le prix.

Déjà j'entends d'ici , j'entends la Muse Epique ,
 Qui , tenant dans sa main le sceptre poétique ,
 Vous appelle & vous offre un laurier immortel.
 Ses vœux hâtent le jour pompeux & solennel ,
 Où , sous un astre heureux , les rives de la Seine ,
 Après cent ans d'espoir & de promesse vaine ,
 Verront paroître enfin le Chantre qu'on attend (1).
 Quelle honte pour nous ! quel reproche insultant !
 La superbe Madrid , la féconde Florence ,
 Ont produit des trésors inconnus à la France (2).
 L'Isle heureuse , où tonnoit le sublime Milton ,
 Du grand Chantre d'Achille a retrouvé le ton.
 Paris a des Perraults , & Londres a des Homeres.

LE POÈME
 ÉPIQUE.

Réveillons-nous , Théon , dissipons les chimères ,
 Que d'importuns Censeurs viennent nous opposer.

» La Nature , dit-on , a paru s'épuiser ,

(1) Hélas ! il le faut avouer , nous n'avons point encore de
 Poème Epique. Quelques Personnes d'un goût singulier ont voulu
 pallier cette honteuse disette , en insinuant que le *Lutrin* , le
Telemaque , la *Henriade* , étoient des Poèmes Epiques ; mais les
 Personnes d'un goût sûr , qui ont lu *Homere* , *Virgile* & le *Tasse* ,
 n'ont pû en rien croire.

(2) Le Camoëns , le Tasse.

- » En prêtant tous les feux à ces grands Luminaires ;
- » Elle a même passé les bornes ordinaires
- » En formant les ressorts de ces vastes cerveaux.
- » Le tems altere tout , nos débiles travaux
- » A la hauteur des arts ne pourront plus atteindre ,
- » Et les esprits usés commencent à s'éteindre.

Théon , fermons l'oreille à de si vains discours :
 Ne voit-on plus la Terre , ainsi qu'aux premiers jours ,
 Malgré le poids des ans , sans rides , sans vieillesse ,
 S'orner , chaque printems , des fleurs de sa jeunesse ?
 Ne voit-on plus les Pins & les larges Ormeaux ,
 Oser jusqu'à la nue élancer leurs rameaux ?
 De tant de fruits dorés la délicate écorce ,
 N'a-t-elle plus qu'un suc insipide & sans force ?
 Si l'ordre fuit toujours le sentier qu'il a pris ,
 L'ordre a-t-il perdu l'art d'enfanter les esprits ?
 Ce sont de faux détours que l'ignorance oppose ;
 De tant d'aridité l'on trouve ailleurs la cause.
 La Nature , toujours prodigue en ses présens ,
 Veut encor que de l'art les secours bien-faisans
 La préviennent en tout & l'échauffent sans cesse ;
 Et cet art qui nous manque a causé sa foiblesse.

Sous l'heureux siècle d'or les Esprits inventifs ,
 Dans des Tableaux parlans , Copistes attentifs ,

Y cherchoient pas à pas la Nature à la trace !
 En quittant leur maniere on a perdu leur grace.
 Des Grecs & des Romains négligeant les Ecrits,
 On a conçu pour eux un stupide mépris :
 On ne lit plus Homere ; & sa Trompette altiere ,
 Comme un or ignoré , languit dans la poussiere.
 Virgile est inconnu ; son Chef-d'œuvre en oubli ,
 Dans le profond Lethé semble être enseveli.
 Que de fleurs , cependant , quels fruits on verroit
 naître
 Sous les mains d'un Auteur qui sauroit les connoître !
 L'un , tel qu'un chêne épais planté par le hasard ,
 Dont le suc vigoureux n'est point gêné par l'art ,
 Fait , dans ses vieux rameaux , triompher la Nature ,
 Et , malgré les hyvers , conserve sa verdure.
 L'autre , odorant Tilleul dans un parc transplanté ;
 Doit aux secours de l'art son utile beauté ;
 Dans de libres canaux sa sève ménagée
 N'accable point de fleurs sa tête trop chargée :
 Sans jamais se hâter il fleurit dans son tems ,
 Et sa flatteuse odeur parfume le printems.
 C'est pour trop négliger de s'asseoir à leur ombre ,
 Que de nos vains Rimeurs on voit grossir le nombre :
 De-là ces Vers bouffis de grands mots entassés ,
 Où l'Auteur en dit trop sans s'exprimer assez :

De-là ces Esprits secs , ces Muses hydropiques ,
 Qui, jusqu'en un Sonnet , heurlent des Sons épiques (1);
 Qui , sur un même ton , nous ennuiant toujours ,
 Ne savent ni cacher ni varier leurs tours.
 Aussi , depuis vingt ans , depuis que dans Bruxelles
 Rousseau perdit enfin ses pindariques ailes ,
 Quels maigres avortons ! quels squelettes mort-nés !
 De leur sens naturel des termes détournés ,
 Un style faux , guindé , des allusions fades ,
 Des Vers durs , languissans, ou gonflés par boutades ;
 Melpomène , enfantant des monstres de pitié ;
 Thalie , en minaudant , triste & gaie à moitié ;
 Des Scènes de Roman , à la hâte arrangées ,
 D'un siecle d'incidens par disette allongées.
 Voilà de tant d'Auteurs les chef-d'œuvres nouveaux ;
 Voilà les dignes fruits de ces riches cerveaux !
 Qu'aux Auteurs de la Grèce on rende leurs couronnes ;
 Que ces Chantres divins soient remis sur leurs trônes ;
 Que d'Homere & de Plaute on répare l'affront ,
 Qu'on lise encor leurs Vers , les Virgiles naîtront.
 Pour Vous , qui de leurs Chants avez fait vos délices ,
 Qui d'un siecle idiot méprisant les caprices ,

(1) Ces beaux Esprits qui mettent de l'Epique prétendu par-tout , & qui en exigent par-tout , savent-ils bien ce que c'est que l'Epopée : Il y a lieu du moins de soupçonner leur ignorance à cet égard , puisqu'ils mettent de certains Poëmes modernes à côté de l'*Illiade* & de l'*Eneïde* , auxquelles ils ne ressemblent pourtant guères.

De ces rares trésors chérifiez les beautés :
Théon , que nuit & jour , dans vos mains feuilletés ,
Ils soient de tous vos pas les compagnons fideles ,
Et de tous vos Ecrits les sublimes modeles :
Et quand Paris se livre aux flots d'un vain torrent ,
Voïez les nouveautés , d'un œil indifférent.

De nos Voifins encor les modernes merveilles ,
D'un précieux butin peuvent orner vos veilles ;
Chez eux , du fel attique on retrouve le goût ,
Chez eux , un or poli s'offre & brille par-tout.
Du Taffe & de Milton étudiez les graces ,
Recherchez leur commerce & marchez fur leurs traces.

Voulez-vous peindre Amour , les Ris , les Voluptés ,
Mille termes touchans à Paphos adoptés ,
Qui tracent des Amans le trouble inexprimable ,
Leurs transports, leurs foupirs, & leur langueur aimable ;
Enfin , tout ce qu'Amour fait voir , dire , éprouver ,
Sur les lèvres du Taffe Amour le fait trouver.
Ses Vers semblent couler du fein de la Nature :
Virgile , en lui prêtant fa riante ceinture (1) ,
Montre au Chantre brillant du plus grand des Bouillons
L'art de mêler les Jeux aux fanglans Bataillons.

(1) Consultez Despréaux , *Dissertation sur la Joconde*. Il a depuis changé d'avis : est-ce avec fondement ? avoit-il plus de lumieres , ou plus de caprices ?

Aimez ses doux accens , il flatte , instruit , éclaire ,
Et son langage heureux fut inventé pour plaire.

Moins doux & moins flatteur , mais plus mâle & plus
grand ,

Milton , la foudre en main , de cieux en cieux errant ,
A chanté Dieu , son Christ , le cahos & le monde ;

Il perce des enfers l'obscurité profonde ;

Il peint de traits de feu l'empire de Satan ;

Il orne Eve de fleurs , il pleure avec Adam ;

Sa trompette aux combats ose appeler les Anges ;

Il dit l'Homme , sa chute & nos malheurs étranges.

Les éclairs de Milton , avec art tempérés ,

Sont , pour mener au Grand , des flambeaux assurés.

Ce sont les traits grossis d'une peinture vive ,

Qui ne flattent les yeux que dans la perspective.

» La Fable n'offre plus que de vieux ornemens ,

» Il faut , dit-on encor , par de hauts sentimens ,

» Par des traits neufs & vrais , par des tableaux fideles,

» Chez nous , de nos Ecrits emprunter les modeles.

» A la nature , aux mœurs , les Français sont bornés ,

» Jupiter & Junon sont des Dieux furannés.

Ah ! Théon , j'y consens , dans leurs vieilles chroniques ,

Laissez pourrir des Grecs les Dèités antiques ;

Laissez à Licophon , Mars , Minerve & Vénus ;

Et par d'heureux sentiers que nul n'aura tenus ,

Sans marcher appuïé du menfonge & des fables ,
 Venez nous étaler des merveilles croïables.
 Quels traits de tous côtés s'offrent à vos pinceaux !
 Le grand Temple est ouvert. L'air , la terre & les eaux ,
 Vous montrent un Auteur feul digne de louanges.
 Peignez le doux Printems , les fécondes Vendanges (1) ;
 Du fublime Virgile , imitant les chanfons ,
 Hâtez par vos concerts les trop lentes moisfons.
 Embelliffez vos Vers par un objet folide ,
 Suivez les élémens fous la main qui les guide.
 Eh ! que font tous les Rois , que font les Conquérans ,
 Auprès de ces Flambeaux , de ces Globes errans ,
 De ces Mondes fans fin qui roulent fur nos têtes ?
 Leur triomphe est un fonge , un rien fait leurs conquêtes.
 L'admirable Univers doit feul nous enchanter :
 Puisque Dieu feul est grand , c'est Dieu qu'il faut chanter.

LE POÈME
 GEORGIQUE.

LE POÈME
 PHILOSOPHI-
 QUE.

De nos coupables mœurs l'importante cenfure ,
 A vos rimes encore offre un champ fans mefure :
 Vous rejettez l'éclat des habits empruntés ,
 Et vous voulez briller de vos propres beautés.

LA SATYRE
 UTILE.

(1) Jufqu'ici nous n'avions point , en France , de Poème qui traitât de l'Agriculture. On ne dira point, comme M. De Voltaire l'a dit de *la Henriade*, qu'il y a eu plusieurs éditions du *Poème des Jardins d'Ornemens* , que par conféquent le vuide est rempli. On se bornera à fouhaïter que cela foit. Les éditions, fouverit multipliées par le ftelionnat, ne conciaient rien ; c'est l'ouvrage , c'est le fuffrage des Savans, qui rempliffent le vuide.

22 LES RESSOURCES DU GENIE.

Eh bien ! peignez un siècle unique dans ses vices ,
Mettez dans tout leur jour les lâches artifices ,
La politique fausse , & les sombres noirceurs ,
Qui , chez nous , du Français ont énérvé les mœurs.
Démasquez les Bigots , tonnez sur les Impies.

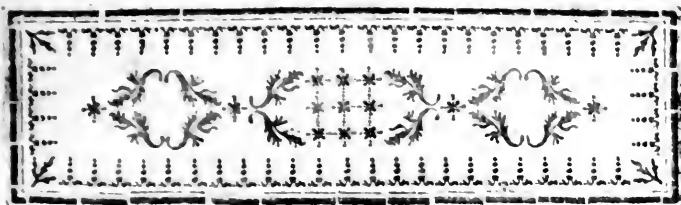
EPIGRAM-
ME.

Suivez , un dard en main , ces infectes harpies (1) ,
Qui des sens corrompus aidant les trahisons ,
De leur haleine impure exhalent les poisons :
Montrez l'honneur foulé , l'innocence abusée ,
La franchise aux abois , la fourbe autorisée :
Montrez , . . . Théon , ma main commence à se lasser
A nombrer les objets qui viennent s'amasser.
Je finis , mais avant d'abandonner la place ,
Permettez qu'en ce lieu ma plume vous retrace
Un avis dont Rollin autrefois me fit part.

» Les talens , me disoit cet auguste Vieillard ,
» Dans la main des Méchans font un couteau terrible ;
» A celui qui le porte il est d'abord nuisible :
» Mais l'on ne peut compter les ravages cruels
» Qu'allument dans les cœurs tant de Vers criminels.
» Heureux , ajoutoit-il , un Esprit qu'on estime ,
» Qui , rappelant les Vers à leur source sublime ,
» Rend le vice odieux , fait chérir la vertu !
» Admis , vanté par-tout , son livre est toujours lû.

(1) Les Muses Lubriques.

ODES.



ODE I^{RE}.

A

LA RENOMMÉE.⁷

RENOMMÉE, as-tu d'un faux songe
Assez prolongé les erreurs ?
Par l'éclat d'un brillant mensonge
Frapperas - tu toujours les cœurs ?
Toujours à ta vaine fumée ,
Qu'un feu passager a formée ,
Verra-t-on courir les Mortels ?
Et pour un murmure frivole ,
Pour un son léger qui s'envole ,
Quitteront - ils des biens réels ?



Des plus flatteuses espérances
Tu fais embellir ton néant ,
Et grossissant les apparences ,
D'un Pigmée en faire un Géant :
A nous tromper toujours fidelle ,
Talens , succès , gloire immortelle ,
Voilà les titres que tu prens ;
Et profitant de nos ivresses ,
Par nos propres mains tu nous dresses
Un autel où fume l'encens.



Mais sans s'éblouir des grands titres
Que ton orgueil a fabriqués ,
J'y consens , prenons pour arbitres
Ces Héros de ton sceau marqués :
Sachons , si de ta gloire illustre
Leur vie a reçu plus de lustre ,
Si leur nom célèbre & pompeux ,
Porté sur tes aîles rapides ,
Leur donna des jours plus lucides ,
Et fût les rendre plus heureux.



Je vois l'Oracle de la France ,
Victime d'un goût délicat ,
Toujours en proie à l'indigence ,
Négligé , malgré son éclat ;
Prêtant sa voix à l'infortune ,
Il tonne envain sur la tribune ;
Tout semble ignorer ses succès :
Et quand Plutus ouvre son Temple ,
Aux Idoles qu'on y contemple ,
Patru n'y trouve point d'accès.



Quel est cet Athlète invincible
Qui combat au pié des Autels ?
L'erreur le trouve inaccessible ,
Sa voix éclaire les Mortels :
C'est A * . . . à ce nom la foudre
S'allume & va le mettre en poudre.
Envain il vange , par ses cris ,
Des Autels la gloire allarmée :
Victime de la Renommée ,
Il tombe enfin sur leurs débris.



Mais peut-être aux rives fécondes
 Où, sur des lits semés de fleurs,
 Hypocrène épanche ses ondes,
 On recueille mieux tes faveurs.
 Peut-être l'encens que tu donnes,
 Tes lauriers brillans, tes couronnes,
 Aux Guerriers fameux réservés,
 Dès que tu les en trouves dignes,
 Mêlés à tes bienfaits insignes,
 Pour leurs fronts seuls sont conservés.



Promesse vaine ! attrait barbare !
 Cruels talens ! fatals succès !
 Le jeune Rival de Pindare (1)
 Soupire loin des bords français :
 Le crime, armant la calomnie,
 Vient le couvrir d'ignominie ;
 Et ce n'est que sur son déclin
 Que ce grand torrent de lumière
 Paroît dans sa splendeur première
 Comme l'a toujours vû Rollin.



(1) M. Rousseau, Poète François, mort à Bruxelles.

Que de sang versé ! quel carnage !
Quels éclairs frappent mes regards !
Condé tonnant dans un nuage
Écrase & brûle cent Remparts.
Sans doute la France vangée ,
L'Enfance d'un Roi protégée ,
Vont sur les pas de ce Guerrier
Semer mille fleurs immortelles ;
Non , pour ses services fidelles ,
Condé n'est plus qu'un prisonnier !



Folles victimes que nous sommes ,
C'est pour ces revers éclatans ,
Que peu contens du titre d'Hommes ,
Nous envions celui de Grands !
Par des sentiers longs & pénibles ,
Par des routes inaccessibles ,
Marchant au terme qui nous fuit ;
Sans cesse nous croïons l'atteindre ,
Quand près du but on voit s'éteindre
Le vain phantôme qui nous luit.



Encor si de tes dons avare
 Tu les refufois à propos ,
 Et si ton choix faux & bizarre
 Ne formoit pas d'illustres Sots :
 Mais les talens , dans la poussiere ,
 Ont vû , sur un char de lumiere ,
 Prôner d'indignes Favoris :
 Chapelain , le front dans les nues ,
 Jouit long-tems des faveurs dues
 A Milton , couvert de mépris.



Qu'importe à mes cendres éteintes
 Que le suffrage d'un Savant
 Daigne un jour mettre hors d'atteintes
 Mon nom flétri de mon vivant ?
 L'éclat des honneurs les plus amples ,
 L'encens éternel de cent temples ,
 Ne suspendent point l'Achéron ;
 Le jour qui finit sa misere ,
 Ce jour fit insensible Homere
 Aux honneurs rendus à son nom.



A LA RENOMMÉE.

32

Quoi ! je perdrai le plaisir d'être
Pour le plaisir d'être cité ?
Pour un vain son , pour un faux être ,
J'oublierai la réalité ?
Je nommerai desir de gloire
Un front triste , une bile noire ,
Qui me font languir dans l'oubli ?
Et je vivrai dans les ténèbres ,
De peur que , loin des noms célèbres
Mon nom ne reste enseveli ?



Si l'on sème de fleurs nouvelles
Les tombeaux des illustres Morts ;
Combien , dans des nuits éternelles ,
Du tems ont senti les efforts ?
Combien les feux & les ravages
Ont brisé d'autels & d'images ?
Varius , jouet du destin ,
A vu sa gloire terminée :
Et du fameux Chantre d'Enée
Le nom est encore incertain (1).



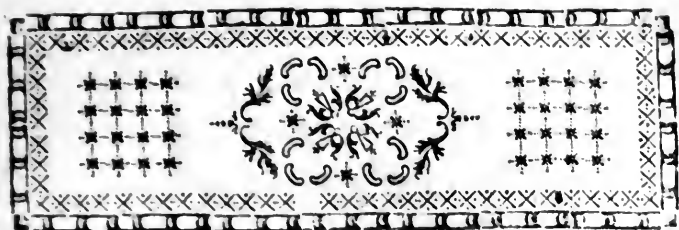
(1) Virgile , ou Vergile.

Insensé , qui place sa gloire
 Dans un chimerique avenir !
 Qui se plaît à se faire accroire
 Ce qu'il doit un jour devenir !
 Le Sage place dans soi-même
 Sa joie & son bonheur suprême :
 Et loin qu'il tente de chercher
 A briller du fond de sa tombe ;
 Tel qu'un fruit , il meurt , il tombe
 Quand le sort vient le détacher.



Il ne fixe point son étude
 A s'établir dans les esprits
 D'une stupide multitude
 Dont il fait mépriser les cris :
 Si , par ses talens confirmée ,
 Il voit fleurir sa renommée ;
 Opposant au vent de l'orgueil
 Une sagesse toujours ferme ,
 Lui seul est sa gloire & son terme ,
 Sans voir au-delà du cercueil.





O D E I I.^E

A M * * .

Caractères de la véritable amitié.

L'ÉQUITÉ, foible & poursuivie ,
Ne peut donc plus trouver d'appui ?
N'est-il de triomphe aujourd'hui
Que pour l'imposture & l'envie ?
La foi , la candeur , les vertus ,
Sont-elles à jamais proscrites ?
Et n'est-il plus de vrais mérites
Que sur les Autels de Plutus ?



Tu m'entends , Ami trop fidele ,
Ton cœur se réveille à mes pleurs ;
Tu viens , partageant mes malheurs ,
Des Amis m'offrir le modele :
Semblable à l'astre desiré ,
Qui brille au sein de la tempête ,
Les vents , les flots , rien ne t'arrête ,
Tu m'ouvres un port assuré.

✱

Malgré la tiédeur languissante
D'Amis , sous ce nom déguisés ,
Et malgré les traits éguisés
D'une cabale frémissante ;
Par mille gages précieux
Tu fais éclater ton estime ;
Et l'innocence qu'on opprime
En devient plus chere à tes yeux.

✱

Grace à mes fortunes diverses ,
J'ai pu connoître les Humains ;
J'ai vu leurs injustes dédains
Redoubler avec mes traverses ,
J'ai su peser , j'ai pu sonder ,
Au sein de ma disgrâce affreuse ,
L'ame sincere & généreuse ,
Et l'ame habile à se farder.

✱

Tant qu'un vent doux & favorable
Des mers vous applanit les eaux ,
Vous voiez près de vos vaisseaux
D'Amis une foule innombrable ;
Mais si l'Aquilon vous poursuit ,
Si de loin de sombres nuages
Annoncent de tristes orages ,
Où sont-ils vos Amis ? Tout fuit.



C'est dans le creuset des disgraces
Qu'un Ami paroît tel qu'il est ;
Si , foulant aux piés l'intérêt ,
Il brave d'horribles menaces ;
S'il présente un front affermi
Aux coups que le sort vous prépare ,
Le véritable or se déclare ,
Celui-là seul est votre ami.



Dans le crime & dans l'artifice ,
L'amitié n'a que de faux nœuds ;
Compagne des cœurs vertueux ,
Elle fuit la fraude & le vice :
Un Flatteur adroit & rampant
Des vertus vous montre l'écorce ;
Mais c'est une trop foible amorce ,
Il se décele en vous trompant.



Au sein des miseres fatales ,
 Elle enleve aux fers le captif ;
 Sans elle un torrent fugitif
 Échappe à la soif des Tantaïes :
 Lorsque cent Peuples abbatus
 Vantent le Vainqueur de l'Hidaspe ,
 L'ardent climat où naît le jaspe
 N'a point de trésors sans Clitus.

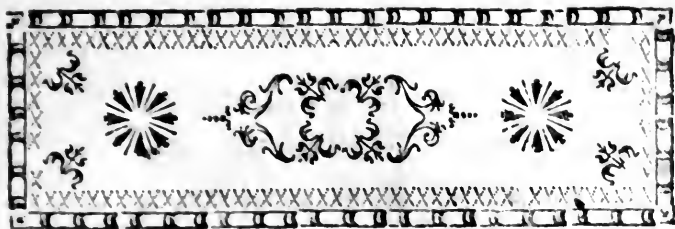


Ma fortune a changé de face ;
 Dans les maux que mon cœur ressent ,
 Je trouve un cœur compatissant ;
 Mes pleurs tarissent , tout s'efface :
 Ainsi quand la nége & les vents
 Ont long-tems désolé nos plaines ,
 D'Alcion les tiedes haleines
 Viennent ranimer le printems.



Tendre * * , c'est ton ouvrage ;
 C'est par tes soins toujours constans ,
 C'est par tes secours éclatans
 Que je survis à mon naufrage :
 Et quand un cruel avenir
 M'offroit un tissu de supplices ,
 Ta main a semé de délices
 Mes jours déjà prêts à finir.





ODE III.^E

*Sur les brigues, que quelques Guerriers
emploient pour parvenir.*

SI ma voix peut se faire entendre
Dans le silence des tombeaux ,
Et si votre muette cendre
Peut trouver des accens nouveaux ,
Montrez-vous encor , Troupe illustre ,
Dont la mort augmente le lustre ,
Au plus haut sommet parvenus ,
Parlez FABERT , ROSE & TURENNE ,
Que votre exemple nous apprenne
Quels sentiers vous avez tenus.



Est-ce par de lâches intrigues
Que vous achetiez vos honneurs ?
Les trames , les honteuses brigues
Vous captivoient-elles les cœurs ?
Perdiez-vous vos Rivaux célèbres
Pour tirer plutôt des ténèbres
Vos noms de splendeur revêtus ?
Vit-on jamais vos grandes ames
Mettre à des encheres infâmes
Le prix qu'on ne doit qu'aux vertus ?



Non , non , vos ombres glorieuses ,
Aujourd'hui n'ont point à rougir
Des intentions généreuses
Qui jadis vous firent agir :
Jamais une avare mollesse
Ne vous inspira sa faiblesse :
Vous cherchiez un riche trésor
D'un prix plus noble & plus durable ,
Et dont l'éclat est préférable
A l'éclat perfide de l'or.



Envain des Successeurs indignes
Prétendent marcher sur vos pas ;
Leur faste & leurs grades insignes
Nous cachent les cœurs les plus bas :
Je n'y vois que lâches adresses ,
Que détours , que noires souplesses ;
Je n'y vois que complots affreux ,
Et ce n'est plus que l'injustice ,
Le crime & l'aveugle avarice
Qui soufflent la discorde entr'eux.



Guerriers fameux & magnanimes !
Ces projets sont dignes de vous.
C'étoient donc là , Vengeurs des crimes ,
Les beaux fruits d'un noble couroux !
Mais envain vos complots rebellés
Trament cent brigues infidelles
Contre les fiers Enfans des Dieux :
Devant eux la sage Minerve
Marche à grands pas & les préserve
Du coup de vos traits odieux.



Vainement l'enfer jaloux s'arme
 Contre un Mortel chéri des Cieux ;
 Son cœur ne connoît point d'alarme ,
 Muni d'un secours précieux :
 Il montre une égide puissante
 A la colere frémissante
 Des monstres armés par le sort :
 Il brave les dagues aigües ;
 Et le froid poison des cigües
 Ne sauroit lui porter la mort.

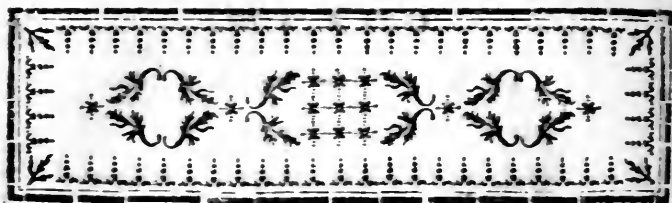


Cessez donc , odieux Therfites ,
 Lâches aux cabales vendus ,
 D'opposer aux plus grands mérites
 Vos pièges dans l'ombre tendus :
 Des Latins la haine couverte ,
 D'Énée a beau jurer la perte ,
 Il brave leurs vagues complots :
 Du Dieu Mars il les rend la proie ;
 Il voit revivre une autre Troie ,
 Et ses Dieux échappés des flots.



Un vrai courage voit sans honte
Les triomphes de son rival ;
C'est par les travaux qu'il surmonte
Qu'il cherche à marcher son égal ;
Et si la fortune contraire
Couronne un heureux adversaire ,
Et n'a pour lui que des refus ;
Il applaudit à son ouvrage ,
Il l'élève par son suffrage ,
Et l'égale par ses vertus.





ODE IV^E.

A M. * * * * *

*De l'Académie qui , en badinant ,
reprochoit à l'Auteur son trop de santé
pour un Poète.*

Q U O I , sans cesse me reprocher
Un embonpoint si profitable !
Dois-je languir & dessécher ,
Pour trouver Phœbus favorable ?
Faut-il , pour plaire aux chastes Sœurs ,
Se laisser mourir d'abstinence ?
En captive-t-on les faveurs
Par le jeûne & la pénitence ?



Amant de la solidité
Et peu jaloux de renommée,
Jamais à la réalité
Je ne préfère la fumée :
Trop soigneux de ma liberté
Clio n'a que mon badinage ;
Je n'altère point ma santé ,
Je suis un Amant de passage.

✱

L'harmonie & l'invention ,
Au sanctuaire du Parnasse ,
Avec la riche fiction ,
Dès long-tems occupent leur place.
Eh ! pourquoi n'y compte-t-on pas
La négligence & la paresse ,
Divinités pleines d'appas
Et compagnes de la sagesse ?

✱

De l'Art par les Muses trouvé
Le but est d'égaier la vie ;
C'est un antidote éprouvé
Contre les fous & l'envie :
On dompte un lion rugissant
Aux sons d'une touchante lyre ;
Faut-il qu'un remède innocent
Nous plonge en un triste délire ?

✱

Soit maudit cent fois le premier
 Qui de l'art de charmer nos peines
 A fait un servile métier
 Plein de tortures & de gênes ;
 Qui , par la rime & la raison ,
 Voulant briller avec justesse ,
 Creusoit une ingrate prison
 Où notre ame est toujours en presse !

*~

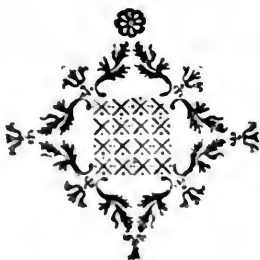
Je benis le sage destin
 Qui , présidant à ma naissance ,
 A fû , sans un riche butin ,
 Me faire vivre avec aisance :
 Lorsque Crésus pèse son or ,
 Je folâtre avec Uranie ;
 Les malheurs d'Énée ou d'Hector
 Sont les délices de ma vie.

*~

Dans la molle facilité ,
 Toujours soigneux de me complaire ,
 Je ris avec tranquillité
 De tout Critique atrabilaire :
 Sans m'embarrasser de prévoir
 Ce que Des-fontaines va dire ;
 Je laisse le soin d'y pourvoir
 A qui ne vit que pour écrire.

*~

S'il est quelque chose ici bas
Qui puisse intéresser mon ame ,
C'est de jouir seul des appas
De l'objet charmant qui m'enflame :
Cloris fait mes soucis divers ,
Ce qui peut la toucher me touche ;
La main qui vous trace ces Vers
Vient de lui placer une mouche.





O D E V^E.
A UN JEUNE COMTE,
Occupé à embellir ses Terres.

Dangers qui accompagnent la Jeunesse.

E N F I N une heureuse industrie
Change la face de ces lieux ;
La terre abondante & fleurie
S'y pare des trésors des cieux :
Le nectar coule des montagnes ,
Le lait arrose vos campagnes ;
Jadis de ronces hérissés ,
Couverts d'une moisson flottante ,
Vos champs ont surpassé l'attente
Des Laboureurs intéressés.



COMTE , ce font-là les miracles
Qu'enfante un travail obstiné :
Ainsi d'épines & d'obstacles
L'homme est d'abord environné ;
Il faut une main attentive
Qui le dégage & le cultive :
Sans elle , impuissant avorton ,
Ses tiges dans l'ombre cachées ,
Jusques dans leur germe sechées ,
Tombent sans un seul rejetton.



Quand , par une adroite culture ,
Tous les vices déracinés
Font couler une sève pure
Dans des rameaux plus fortunés ;
On voit les vertus florissantes
Couronner ses branches naissantes ,
Et ses fruits sont plus éclatans
Que ceux que prodigue l'Automne ,
Quand le sein fécond de Pomonne
Comble les desirs du Printems.



Je le fais , la haute noblesse
 Où vos Aïeux puissent leur sang ,
 Vous garantit de la foiblesse
 Qui souille ceux d'un moindre rang :
 Je crois qu'avec le lait sucées
 En vous leurs vertus sont passées ;
 Que de leur grande ame héritier ,
 Autant que de leur nom splendide ,
 En vous la colombe timide
 N'est point l'enfant de l'aigle altier.



Mais de quelque source sublime
 Que vous tiriez tant de grandeurs ,
 Quelque courage magnanime
 Qui rehausse tous ces honneurs ;
 Quelle est la vertu sans mélange
 Qui ne s'altère & qui ne change ?
 Ces Conquérans , dont les exploits
 Ont effacé l'antique Rome ,
 Ces grands Aïeux vous ont fait Homme
 En vous faisant l'égal des Rois.



De noms & de titres insignes
Les premiers n'ont point hérité ;
Mais ce fut pour s'en rendre dignes
Que leurs travaux ont éclaté :
Le prix de ces vertus suprêmes ,
Qui ne tombe que sur eux-mêmes ,
Ne doit être loué qu'en eux.
Jamais les fruits d'un grand courage
Ne peuvent être un héritage
Que l'on transmette à ses neveux.



Les lauriers qui ceignoient leur tête ,
Les ont suivis dans leurs tombeaux ;
La Mort en a fait sa conquête
En éteignant ces grands flambeaux.
Voulez-vous les faire revivre ?
C'est leur exemple qu'il faut suivre ;
Jeune Rival de leurs vertus ,
Avant d'hériter de leur gloire ,
Traînez au char de la Victoire
Les monstres qu'ils ont combattus.



Cher Comte , ces monstres horribles
Que vos mains doivent étouffer ,
Ne sont point ces Anglois terribles
Dont vous espérez triompher :
Il est un poison que distille
Un aspic en replis fertile
Qui vit au cœur qu'il a blessé :
Il est des erreurs délectables
Plus cruelles , plus redoutables
Qu'un camp de lances hérissé.



Dans ces Cours , qu'un Peuple imbécile
Croît être le séjour des Dieux ,
Où l'Idole fiere & tranquile
Dort sous des lambris radieux ;
Le faux honneur paré d'un masque ,
Le faste superbe & fantasque ,
L'aveugle erreur , le fol amour ,
La joie indiscrete & legere ,
Et l'ambition mensongere ,
Parlent & régner tour à tour.



De la servile flatterie
Fuïez les échos dangereux ,
Souvent une route fleurie
Nous cache un précipice affreux.
Que l'amitié tendre & sacrée
De votre cœur s'ouvre l'entrée :
Mais pour distinguer l'Ami faux ,
Voïez si partisan du vice ,
Idolâtrant votre caprice ,
Il n'aime en vous que vos défauts.



N'appellez point vertu guerrière
La fierté qu'inspire un haut rang ,
C'est une fierté meurtrière
Qu'allume en vous la soif du sang :
Ces invincibles Capitaines ,
La gloire de Rome & d'Athènes ,
Craignoient d'ensanglanter leurs mains :
On les a vûs dans les allarmes ,
Arrosant leurs lauriers de larmes ,
Se faire gloire d'être humains.

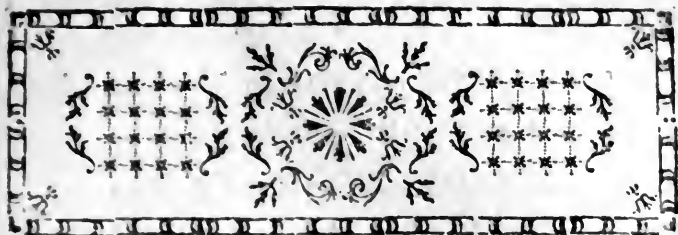


Sur-tout fuïez les chants perfides
Et les charmes infidieux
De mille Sirennas avides ,
Dont l'amour emprunte les yeux :
Sur leurs fronts les plaisirs éclatent ,
Leurs gestes , leurs bouches vous flattent ;
Mais bien-tôt ces trompeurs accueils ,
Vous troublant au milieu des ondes ,
Dans le gouffre des mers profondes ,
Vous brisent contre mille écueils.



Ainsi marchant à pas d'athlète
Dans la carrière des vertus ,
D'une maturité parfaite
Vos beaux ans seront revêtus.
Ainsi quand votre vigilance
Rappelle l'heureuse abondance
Aux champs par vos Peres laissés ,
Si leur exemple vous enflame ,
Vous pourrez enrichir votre ame
Des trésors qu'ils ont amassés.





ODE VI.

CONTRE L'ATHÉISME,

*ENVOYÉE A UN ESPRIT-FORT
quelques jours après une conversation.*

ELEVANT avec artifice
Le monument de vos erreurs ,
Vous aviez par cet édifice
Ébloui mes sens imposteurs :
Armé de l'oblique sophisme ,
A mes yeux l'altier Athéisme
Brilloit sur un trône usurpé :
Je m'endormis dans ces mensonges ;
Le réveil a détruit ces songes ,
Et l'édifice est dissipé.



Est-ce au vain concours des atômes
Qu'on doit le cercle des saisons ?
Est-ce au néant de vos phantômes
Qu'il faut demander les moissons ?
Du hasard la muette image
Obtiendra-t-elle mon hommage ?
Une aveugle nécessité
A-t-elle produit ce bel ordre ?
Et du sein affreux du désordre
L'univers s'est-il enfanté ?



Perdez pour un moment de vue
Un éternel Ordonnateur ,
Donnez dans l'embuche imprévue
De quelque Sophiste enchanteur ;
Le cahos renaît , tout se trouble ,
A chaque pas la nuit redouble ,
Ce n'est plus que confusions ,
Doute , folie , extravagance ,
Erreur , orgueil , vaine arrogance ,
Dans un gouffre d'illusions.



Approchez , fougueux Encelades ,
Qui portez vos traits dans les Cieux ;
Des Esprits foibles & malades
Cherchent vos secours précieux :
Répondez à notre espérance ,
Daignez guérir notre ignorance ,
Découvrez-nous par quels accords
L'homme germe au sein de sa mere ;
Et , dans une vieillesse amere ,
Pourquoi l'âge flétrit nos corps.



Vous vous taisez , troupes frivoles ,
Esprits de ténèbres couverts ,
Qui cachez sous l'art des paroles
Les jugemens les plus pervers ;
Rapprochez-vous de la Nature ,
De ses loix suivez la droiture ;
Sa voix tonnant au fond des cœurs
Vous dit qu'ignorant qui vous êtes ,
Tant de recherches indiscrettes
N'enfanteront que des erreurs.



- » Rentre dans les bornes marquées ,
- » Aveugle & foible vermisseau ;
- » A tes lumieres offusquées.
- » Ton Auteur oppose un bandeau :
- » Ta raison sombre & languissante ,
- » Pour l'entrevoir assez puissante ,
- » Dans ses secrets ne peut entrer :
- » Ce grand Moteur , qui t'a fait naître ,
- » T'a donné dequoi le connaître ,
- » Et non dequoi le pénétrer.



Quel homme si sauvage ignore
 Qu'un D I E U préside à tous ses pas ?
 Sous sa hute un Huron implore
 Un Etre qu'il ne connoît pas :
 Sans s'ériger en vain Sophiste ,
 Ce qu'il voit lui dit qu'il existe ;
 Et si l'on attente à ses jours ,
 S'il tombe aux embûches dressées ,
 Ses mains au Ciel sont adressées ,
 Ses cris appellent un secours,

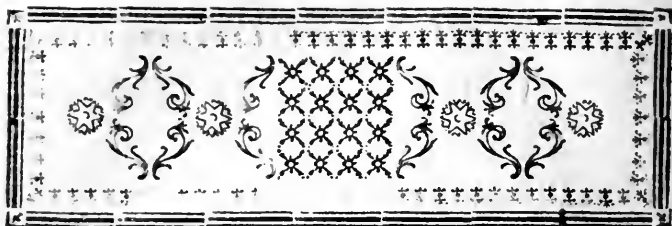


Par l'orgueil le plus méprisable
L'Athéisme fut inventé ;
Il ne tend qu'à rendre excusable
Le penchant d'un cœur infecté ;
Enchaîné sous la main d'un Maître ,
On croit , en détruisant son être ,
Trouver la douce impunité ;
Et quand la raison le confesse ,
L'esprit n'est fort que par foiblesse ,
Et combat Dieu par lâcheté.



Voïons comment ces Esprits fermes
Soutiendront les revers du sort ;
Comment , approchant de leurs termes ,
Ils vaincront l'assaut de la mort :
Tant que leur fortune est entière ,
Tant qu'ils courent dans la carrière ,
Leur bouche vomit trait sur trait ;
On trouve en eux un cœur de roche ;
Mais quand l'heure fatale approche ,
Le bandeau tombe , & Dieu paraît.





ODE VII^E.

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTI,

LE PROTECTEUR DES LETTRES.

JE laisse à la trompette altiere
Des Varius & des Miltons ,
A te suivre dans la carrière
Sous les remparts fumans de Mons :
Soit qu'au son d'une voix guerriere
Tu ranimes nos Escadrons ,
Soit que tout couvert de poussiere
Ta main brise les Bataillons.



De tes charmes philosophiques
La splendeur a frappé mes yeux ;
C'est par tes vertus pacifiques
Qu'aimé des Mortels & des Dieux ,
Tu fais , de tes faits héroïques
Tempérant l'éclat radieux ,
Porter aux triomphes publiques
La sagesse de tes Aïeux.

*~

Aussi grand aux bords de la Seine
Qu'aux rives sanglantes du Rhin ,
Quand un char pompeux te ramene
Pour jouir d'un ciel plus serein ;
Des jeux & des pleurs de la scène
Arbitre aimable & souverain ,
Ta voix , des Fils de Melpomène
Appelle le brillant essain.

*~

Sous tes yeux , d'une main plus sûre ,
Nericaut trace ses Portraits ;
Voltaire , qu'un coup d'œil rassure ,
Eclatte par de plus grands traits ;
Gresset , redoutant ta censure ,
Se pare de nouveaux attraits ;
Et Crebillon à ta peinture
Doit ses Tableaux les plus parfaits.

*~

Ainsi le Favori d'Auguste ;
 Après avoir vaincu cent Rois ;
 Rassembloit dans un temple auguste
 Les Muses de Rome à sa voix :
 Là , dans une balance juste ,
 De Virgile il pesoit les droits ,
 Et les Émules de Saluste
 De son goût recevoient des loix :



Où courez-vous , Troupes craintives ;
 Chers Nourrissons des chastes Sœurs ?
 D'Alecton les trames furtives
 Osent-elles fouiller vos mœurs ?
 Faut-il que , toujours fugitives ,
 Pour échapper à ses noirceurs ,
 Vous alliez chercher d'autres rives ,
 Et nous priviez de vos douceurs ?



Arrêtez l'altier fanatisme
 Ne peut plus vous porter de coups ;
 C'en est fait l'impur cagotisme
 Sans fruit exhale son couroux ;
 D'un Dieu la force & l'héroïsme
 A confondu l'enfer jaloux ;
 Et contre l'affreux ostracisme
 Sa présence combat pour vous.



Un nouveau soleil sur nos têtes
Fait éclater ses doux raïons ;
C O N T R I , dissipant les tempêtes ,
A ramené les Alcyons :
Nous verrons succéder des fêtes
Aux pleurs amers que nous versions :
Déjà mille palmes sont prêtes
Pour mille nouveaux Amphions.

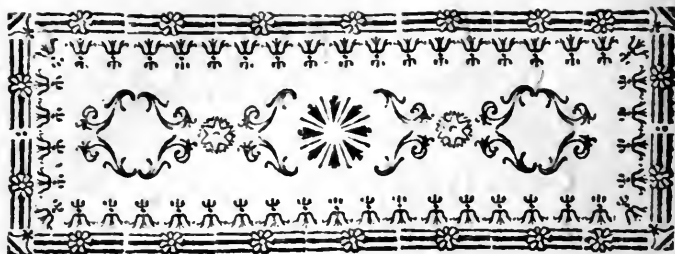


Muses , méritez son suffrage ;
Redoublez vos concerts vainqueurs ;
Peignez un utile courage ,
Qui gagne ou dompte tous les cœurs :
Pour moi , dépouillant le rivage ,
J'irai , publiant ses faveurs ,
Jeune Abeille ardente à l'ouvrage ;
Sous ses yeux choisir quelques fleurs.



Et si C O N T R I daigne sourire
En voyant mes premiers efforts ,
Si , touché des sons de ma lire ,
Il daigne approuver mes efforts ;
C'en est fait , le Dieu qui m'inspire ,
Redoublant ses heureux transports ,
Percera jusqu'au sombre empire ,
Pour charmer Pluton & les Morts.





É P O D E

SUR LA MORT,

*ENVOYÉE A UNE DAME
qui demandoit à l'Auteur quelles consolations
il lui donneroit s'il la voïoit prête à mourir.*

Q U A N D les graces les plus piquantes
Relevoient tes brillans appas ,
J'ai sù , par des leçons fréquentes ,
T'affermir contre le trépas ;
Aujourd'hui que ton sort s'acheve
Et qu'un souffle mortel t'enleve ;
Ami fidele & sage amant ,
Je dois , par un effort suprême ,
Te conduire , & t'aider moi-même
A braver le dernier moment.



Quoi que débite le vulgaire
Que trouble un ridicule effroi ,
Mourir est un acte ordinaire
Qui n'a rien de terrible en soi ;
Des préjugés qu'on a vûs naître ,
Et qu'un moment fait disparaître ,
Quelques soupirs pour un faux bien
Et dont on jouissoit à peine ,
Un esprit qu'on met à la gêne ,
Voilà la mort, & ce n'est rien.



Semblable à la plante qui germe ;
S'élève & se fanne en un jour ,
L'homme naît & touche à son terme ,
Plus ou moins lent dans son séjour ;
L'heure où son existence arrive ,
Amene l'heure qui l'en prive :
Dans le monde acteur passager ;
Il se montre , il voit la lumière ,
Il rentre au sein de la poussière ,
Sa forme ne fait que changer.



Ainsi qu'en une Tragédie ,
Constant dans son premier emploi ;
Jusqu'au bout l'Acteur s'étudie
A se montrer semblable à soi ;
Et comme la Pièce est difforme ;
Si par-tout le plan n'est conforme ;
Ainsi , nés sans émotion ,
Sans effroi , regret ni tristesse ,
Nous devons achever la pièce
Et mourir sans aversion.



Que regrettez-vous dans le monde ;
Vous qu'un sort désolant poursuit ?
Une tranquillité profonde
Nous attend dans la sombre nuit ;
Et vous qu'un destin plus propice
A garanti du précipice ,
La mort en vous ouvrant les bras ;
Met le comble à votre fortune ;
Des malheurs la troupe importune
Alloit arriver sur vos pas.



Celui qui compte cent années ,
Et celui qui ne vit qu'un jour ,
Ont achevé leurs destinées
Et disparoissent sans retour :
A des termes égaux taxée ,
La carrière n'est point fixée ;
Que d'abord l'on parvienne au but ,
Ou que sur la route on s'arrête ,
Ce n'est que reculer la dette ,
Tous doivent paier le tribut.



La mort ne surprend point le Sage ,
Jamais absente de ses yeux ,
Il s'accoutume à son visage
Et n'y trouve rien d'odieux :
La perte d'un objet qu'il aime
Le fait retourner sur soi-même ;
Il sent qu'un sort égal l'attend :
Les changemens de la nature ,
Les champs dépouillés de verdure ,
Lui rendent son terme présent.



Quel engourdissement étrange
 De ne songer point à finir !
 Sous nos yeux tout passe , tout change ,
 Tout nous dit qu'il faut y venir :
 Déjà la moitié de nous-même
 A subi cet ordre suprême :
 La nature élevant sa voix ,
 Ainsi qu'une mere attentive ,
 Au moindre choc qui nous arrive ,
 Nous presse d'accomplir ses loix.



» Mortel , disparais de la terre ;
 » Le jeu finit , fors satisfait ,
 » Tombe , foible ouvrage de verre ,
 » Brisé par la main qui t'a fait ;
 » Viens à moi , ce coup qui t'afflige ,
 » Est dans l'univers qui l'exige
 » Un ordre donné dès long-tems ;
 » Une race suit une race ,
 » Tes aïeux ici t'ont fait place ,
 » Fais place à d'autres habitans.



- » Dans ce monde qui te rejette
- » Qu'esperes tu voir de plus beau ?
- » Tout y revient , tout s'y répète
- » Sans étaler rien de nouveau ;
- » Mêmes plaisirs , mêmes désastres ,
- » Un même ciel , les mêmes astres ,
- » Tu vois ce qu'ont vû tes aïeux ;
- » Le mois composé de journées ,
- » Le siècle composé d'années ,
- » N'offrent qu'un retour ennuyeux.



Le trépas n'est qu'un court espace
 Entre la vie & le tombeau ;
 Ce n'est qu'un vent léger qui passe
 Et fait expirer le flambeau ;
 Dans ces plaines de sang couvertes
 Où la guerre grossit nos pertes
 Et ravage , à coups redoublés ,
 L'ame voit sans être inquiète
 Le péril fondre sur sa tête
 Et mille trépas rassemblés.



Des plaintes , des cris , des allarmes ,
Un lit de douleurs entouré ;
Une Veuve qui fond en larmes ,
Un Pupile désespéré ;
Des Amis glacés par la crainte ,
Sur leur front , dans les yeux empreinte ;
Des Prêtres armés de terreur ,
Un Médecin impitoiable ,
De la mort cortége effroïable ,
En causent seuls toute l'horreur.

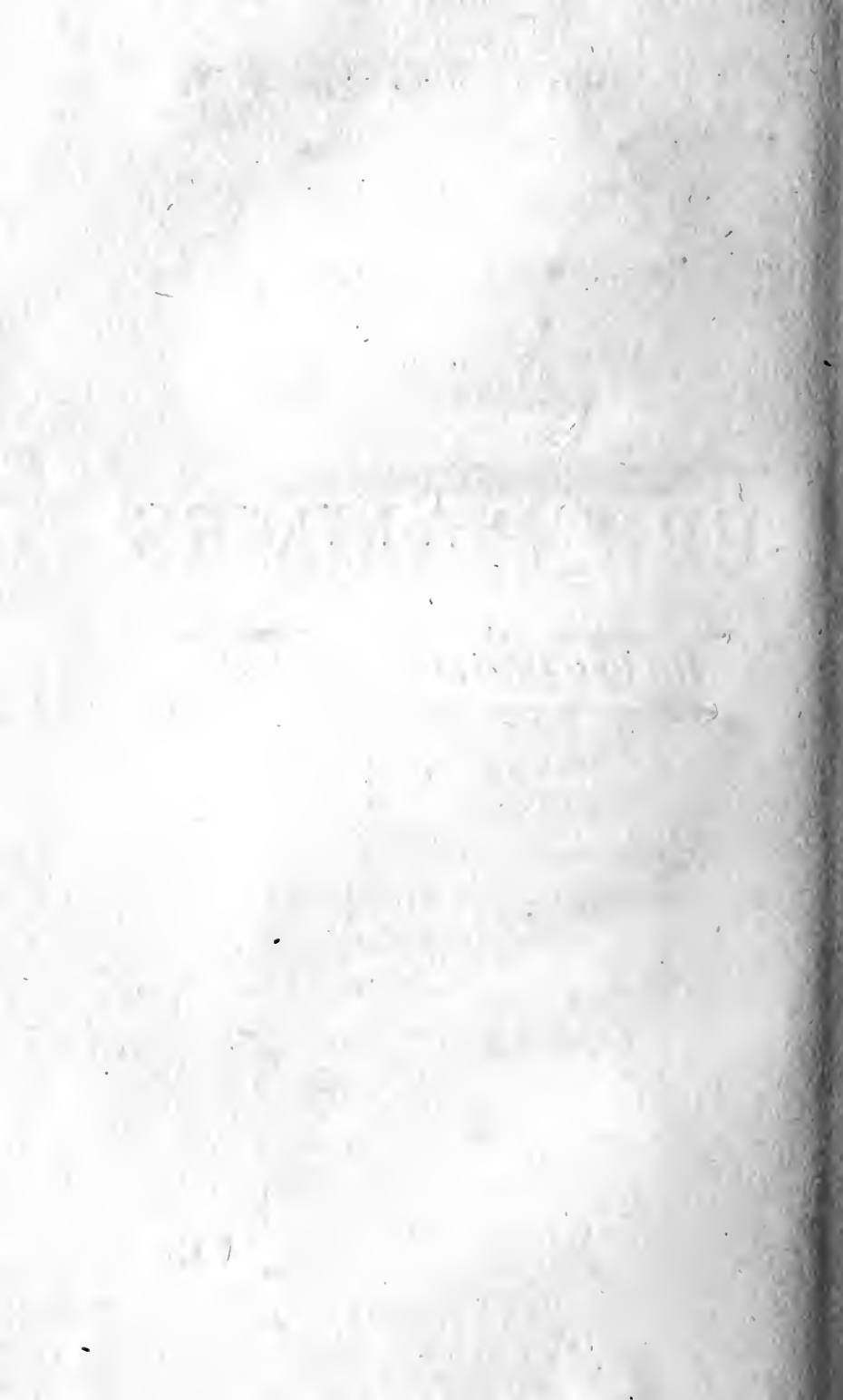


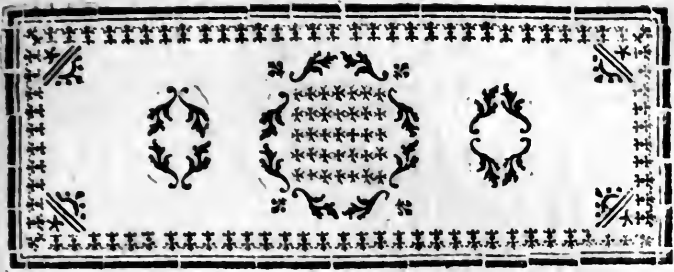
Heureux ! qui levant ce faux masque ,
Voit son visage tel qu'il est ;
Qui , sous cet appareil fantasque ,
Ne considère que l'objet !
Par son souffle il se laisse éteindre ,
De ses coups il se sent atteindre
Et ne recule point d'un pas ;
Libre de soucis & d'envie ,
Et rassasié de la vie ,
Il meurt comme on sort d'un repas.



ÉPIGRAMMES.

Hoc legite austeri, crimen amoris abest.





ÉPIGRAMMES.

ÉPIGRAMME I^{RE}.

*CONTRE LE MARQUIS D'***.*

IL fait Anglois , Latin & Grec ;
Il est galant & politique ;
Qu'on parle Morale ou Critique ;
Jamais on ne le trouve à sec :
Il connoît l'Histoire & la Fable ;
D'Hofier a vanté sa Maison ;
Il est doux , complaisant , affable ;
Mais est-il brave ? C'est selon.



ÉPIGRAMME II^e.

COUVERT d'or, chargé de frisure,
 Un Petit-maître à son Curé
 Menoit, pour ses nœces conclure,
 Une Caillette au teint plâtré :
 Le Pasteur voïant l'encolure
 De ce Couple défiguré,
 Dit, Or ça, race déguisée,
 Avant d'avoir un *conjungo*,
 Que je sache, sans *qui pro quo*,
 Qui de vous deux est l'Épousée ?

ÉPIGRAMME III^e.

CONTRE **. roué en effigie.

UN Échappé de la Tournelle,
 Connu par mille traits félons,
 Un jour, dans certaine ruelle,
 Se vantoit d'avoir les bras longs :
 Oh ! très longs, reprit un Cynique,
 Avec un dédaigneux souris,
 Vous étiez à la Martinique
 Qu'on vous les castoit à Paris.

ÉPIGRAMME IV^e.

NON, qui n'a point lu *** ,
** & maints Auteurs nouveaux ,
(Disoit hier un Petit-maître)
N'est qu'une Buse & rien de plus :
D'accord , répondit un vieux Reître ,
Mais qu'est-on quand on les a lus ?

ÉPIGRAMME V^e.

A l'Abbé D. F.

EST-CE la beauté de son style
Qui vous fait admirer Griffard ?
Vingt fois de sa Muse futile
Au doigt vous montrâtes le fard .
Est-ce à cet or qu'il vous étale
Qu'il doit votre éloge imposteur ?
Vous jurez que votre morale
Vous rend sourd à l'or séducteur.
Qui peut donc de ses Vers infames
Vous avoir rendu le Prôneur ?
C'est que son Livre suborneur
Enseigne à dépriser les Femmes.

ÉPIGRAMME VI^e.

U^NE Sotte à perte de vûe
Louoit un Sot fat & gascon ;
Le Sot , louant fans retenue ,
Ripostoit sur le même ton :
Ah ! Cloris , que vous êtes belle !
On ne l'a jamais assez dit.
Marquis , que vous avez d'esprit !
Lui répondoit la Péronelle.
Lassé de cette ritournelle ,
Certain Railleur , s'approchant d'eux ,
Leur dit , que vous mentez tous deux !



ÉPIGRAMME VII^e.

Pour quels postes , à quels emplois
Destinez-vous ce Fils unique ?
Demandoit à certain Bourgeois
Un Magistrat sot & caustique :
S'il a l'esprit vif , délicat ,
Lui répondit soudain le Pere ,
S'il a le cœur droit & sincere ,
Je compte en faire un Avocat ;
Mais si cet Enfant dégénere ,
S'il est bégue , idiot ou fat ,
Je veux en faire un Magistrat.



ÉPIGRAMME VIII^e.

*A UNE VIEILLE,
Qui faisoit peindre ses Cheveux.*

PEIGNEZ vos Cheveux, vieille Iris,
Appliquez vernis sur vernis ;
Avec grand soin faites leur prendre
La couleur qui plaît au Marquis :
Le Marquis pourra s'y méprendre ,
Mais la Mort fait bien qu'ils sont gris.

ÉPIGRAMME IX^e.

*CONTRE **. banni pour crime de faux.*

QUAND je vois ce maudit Pié-plat
Se mêler de plus d'une affaire ,
Fronder Pouffin & le Duchat ,
Parler d'Algebre & de Grammaire ;
Je dis , voilà mon scélérat ,
Qui brigue le titre de fat
Pour perdre celui de faussaire.

ÉPIGRAMME X^e.

A UN PRÉDICATEUR.

REGNAUT , je suis trop votre ami
Pour critiquer votre Sermon ;
Vous avez mal prêché , dit-on ;
Ah ! je l'ignorois , j'ai dormi.

ÉPIGRAMME XI^e.

CONTRE CERTAIN COMMENTATEUR
*qui a pris à tâche d'attaquer la réputation
des meilleurs Ecrivains des derniers siècles.*

QUE ce nouveau Caligula ;
Qui dans sa verve hétéroclite ,
Des grands Auteurs fronde l'élite ;
Soit condamné , pour ce trait-là ,
A louer l'Auteur du Sopha ,
Ou bien à chanter le mérite
Du Sot qui fit heurler Vauda (1).

(1) Tragédie moderne & pitoïable.

ÉPIGRAMME XII^e.

OUI, vous êtes d'antique Race ,
 Et vos grands Châteaux sont connus ;
 En Aïeuls comme en revenus ,
 Il n'est personne qui vous passe ;
 Mais à vous voir , en vérité ,
 Je ne m'en ferois pas douté.

ÉPIGRAMME XIII^e.

CHEZ son Beau-pere un Mari chaque jour
 Alloit se plaindre en maudissant sa Femme ,
 Quel garnement ! quel train ! la vilaine ame !
 Toujours coquette & toujours nouveau tour !
 Ors , le Patron , las de la kirielle ,
 Dit , ça , mon Gendre , il faut vous contenter ;
 Si votre Femme est encore infidelle ,
 Je vous promets de la deshériter.



ÉPIGRAMME XIV^e.

APPROCHEZ, Messieurs, c'est du beau,
Du merveilleux & du nouveau,
Crioient aux Passans, d'un ton rogue,
Les Libraires J** & G**.
Ici c'est Homere au tombeau,
Des coups d'un petit Pédagogue;
Et plus loin c'est l'exact Boileau,
Commenté par un Néologue.

ÉPIGRAMME XV^e.

*ECRITE SUR UN EXEMPLAIRE
des Lettres Juives.*

AVEC beaucoup d'esprit & d'art
Vous frondez le Peuple cassart;
Mais le Sage envain se récrie;
Donne-t-on moins dans leurs panneaux?
Tonner contre la Moinerie,
C'est tirer sa poudre aux moineaux.

ÉPIGRAMME XVI^e.

A UNE ESPAGNOLE.

Vous pourriez bien m'aimer, dit-on ;
Si je tentois de vous plaire ;
Je ne suis ni fat ni fripon ,
Je ne suis point votre affaire.

ÉPIGRAMME XVII^e.

Envoïée avec une Tragédie moderne.

Je vous fais part de la Didon ,
Par nos beaux Esprits tant prônée ,
Toujours pleurant du même ton ,
Et le cœur toujours plein d'Énée :
Rapproché des fruits de l'année ,
Ce coup d'essai semble assez bon ,
On y trouve un esprit facile ,
Et quelqu'endroit bien entendu ;
Mais , Ami , l'Auteur est perdu
Si jamais vous lisez Virgile.

ÉPIGRAMME

ÉPIGRAMME XVIII^e.

JE n'entre point dans la querelle
 De Despréaux & de Perraut ,
 Un sujet si vaste & si haut
 Passe ma débile cervelle ;
 Mais trop ne fais par quel destin
 Tous nos beaux Frondeurs de la Grèce
 Font des Vers si pleins de rudesse ,
 Et frisent si fort le Cottin.

ÉPIGRAMME XIX.

CONTRE L' ABBÉ P*** ,
*qui venoit à la Promenade avec une lunette
 à longue vue.*

UN vieux Rimeur , carabin d'Hipocrène ,
 Dont l'aspect seul peut causer la migraine ,
 Aux Boulevards (1) , sur le déclin du jour ,
 Pour renforcer sa visière peu nette ,
 Venoit armé d'une énorme lunette ,
 Dont il lorgnoit tous les Monts d'alentour :
 Un Railleur dit , Valet-de-pié d'Horace ,
 Répondez-nous , cherchez-vous le Parnasse ?

(1) Promenade de Paris.

ÉPIGRAMME XX^e.

C O N T R E U N M A L T O T I E R
qui tomba foible en apprenant qu'un Impôt
alloit cesser.

TIGRE, engraisfé de nos malheurs ,
 Qui nuit & jour sucés ta proie ,
 Montre à qui la commune joie
 Est une source de douleurs ;
 Ton heure approche , & l'œil du Maître
 Va tout examiner : choisis
 Des galeres , du piloris ,
 Ou du fumier qui t'a vu naître.

ÉPIGRAMME XXI^e.

L'ŒIL ardent comme feu grégeois ,
 Et la criniere enfarinée ,
 Une Bégueule enluminée
 Demandoit à certain Chinois ,
 Que pensez-vous de nos minois ?
 L'autre dit , sans longue tournure ,
 Je me connois mal en peinture.

ÉPIGRAMME XXII^e.

CONTRE UN RIMEUR MODERNE
*qui attribuoit à la jalousie les jugemens qu'un
habile Critique prononçoit sur ses Vers.*

PETIT Rimeur toujours croqué,
A peine éclos de la poussière,
Fat, dont le bidet efflanqué
Tombe en entrant dans la carrière;
Fou, reconnu tel par les Foux,
Héros de la Secte moderne,
Crois qu'un mérite subalterne
Ne fera jamais de jaloux.

ÉPIGRAMME XXIII^e.

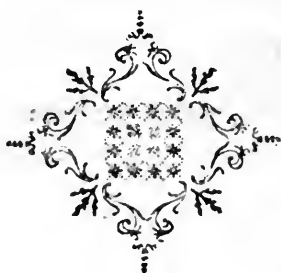
CONTRE deux Tragédies de Coriolan,
qui parurent en même-tems.

LE Public, que l'on régale
D'un double Coriolan,
Dans une balance égale
Met chaque Muse rivale,
Et les trouve au même cran.

ÉPIGRAMME XXIV^e.

*CONTRE UN LAQUAIS PARVENU,
qui se donnoit pour un Militaire.*

LAURENT a servi chez Boulongne ,
Et Boulongne l'a fait Commis ;
Depuis ce tems , chez ses Amis ,
Ce Marouffe au bec de cigogne ,
Aux dents d'ébene , au front d'airain ;
Parle d'Italie & du Rhin ;
C'est lui qui prit la Demi-lune ,
C'est lui qui fit trembler Conni ;
Qu'on parle d'un fait , c'étoit lui.
Fat décrassé par la fortune ,
Bridez votre langue importune :
On fait que Laurent a servi.



ÉPIGRAMME XXV^e.

C O N T R E * * * *.

C E Ragotin de bas étage ,
Qui n'est connu qu'en son village ,
Voudroit , pour ses faits impudents ,
Qu'on le mordît à belles dents ,
Afin de devenir illustre.
Mon petit sot , mon petit rustre ,
Vous ne verrez point la clarté ;
Restez sans honneur & sans lustre
Dans votre médiocrité.

ÉPIGRAMME XXVI^e.C O N T R E U N P A R L E U R
I N T A R I S S A B L E .

V O T R E entretien est profitable ,
Au Louvre , à l'Orquestre , à la Table ,
Vous charmez ceux que vous trouvez
Par maints argumens bien prouvés ;
Mais où je vous trouve admirable ,
Boindin , c'est quand vous achevez.

ÉPIGRAMME XXVII.

*C O N T R E D****,
ET LA MARQUISE DE ****.*

SANS vouloir parler tout de bon ,
Et n'ayant rien de mieux à faire ,
Au Louvre , la jeune Alifon
Traitoit Ariste de faussaire ,
De vieux fou , de petit corsaire :
Minaudant sur le même ton ,
Roulant les yeux , le noir Druide
L'appelloit coquette & perfide :
Un Ami dit , se raillant d'eux ,
Vous vous connoissez bien tous deux !



ÉPIGRAMME XXVIII^e.

CONTRE UN MUSICIEN IDIOT.

DANS l'arrêt qui fut prononcé
Entre votre Oncle & votre Frere ,
Qui des deux gagna son affaire ?
Demandoit hier à RANÉ
Un Duc , dont l'ame est héroïque.
Le Musicien hébété
Etoit demeuré sans réplique ,
Lorsqu'une voix , trop véridique
Dit , Pardonnez , en vérité
Le pauvre homme déconcerté
Croit qu'on lui parle de musique.



ÉPIGRAMME XXIX^e.*LE BON MOT DE LA CLÉRON.*

UN Rimeur sot , & de superbe enflé ,
 Éperonnant son Pégase essoufflé ,
 Voulut encor risquer une culbute
 En plein théâtre ; il fut honni , sifflé.
 Le lendemain de cette belle chute ,
 Pour se distraire & quêter du soulas ,
 Chez la Cléron il porte ses vieux pas :
 Là , d'une voix que son orgueil rassure ,
 Il s'efforçoit de plâtrer l'avanture ,
 „ Que le Public n'est pas toujours sensé ,
 „ Qu'on avoit tort de l'avoir tant pressé ,
 „ Et que la Poire encor n'étoit point mûre...
 Oh ! mûre ou non , reprit la jeune Hébé ,
 Pourtant , Monsieur , elle a d'abord tombé.



ÉPIGRAMME XXX^e.

LE SUCCÈS CERTAIN.

UN Homme , à la Cour fort vanté ,
Faisoit imprimer un sot Livre ;
Par là , chez la postérité
Il espéroit un jour revivre :
Maint Rimeur avoit encensé
Son style & son futur mérite ;
Le Libraire , homme plus sensé ,
Craignoit fort pour la réussite,
Monseigneur , ou je suis un sot ,
Ou l'avorton métaphysique ,
Public sans qu'on en dise mot ,
Gardera long-tems la boutique.
Ne crains rien , dit l'homme au ton haut ,
Apprête-toi de le bien vendre ,
J'ai du crédit plus qu'il n'en faut ,
Je saurai le faire défendre.



ÉPIGRAMME XXXI^e.*LE PARNASSE.**A Monsieur D. V.*

ON compte au double Mont neuf Filles de Mémoire,
 CLIO , d'un craïon sûr , des tems trace l'histoire ;
 ERATO fait dicter les amoureuses loix ;
 MELPOMENE , en pleurant, peint les douleurs tragiques ;
 THALIE à ses bons mots mêle des jeux comiques ;
 POLIMNIE à son geste unit l'art de la voix ;
 Le Luth de TERPSICORE anime , échauffe , embrase ;
 EUTERPE , à son haut-bois , danse d'un pié nombreux ;
 CALLIOPE, en grands vers, chante un Guerrier poudreux ;
 Les Cieux sont dans la main d'URANIE en extase.
 Dites-nous à-présent , ô l'Homme universel !
 Qui croïez effacer Virgile , Hobbe & Corneille ,
 Et posséder des Grecs l'enjouement & le sel ,
 Laquelle des neuf Sœurs vous a prêté l'oreille ?



ÉPIGRAMME XXXII^e.*A M. D***.*

Dum dubitat natura marem faceretve puellam,
Factus es, ô pulcher, pene puella puer.

Ausonius. Epig. 105.

QUAND le bon Créateur perplexe
Songeoit à former votre peau,
Il ne fut d'abord de quel sexe
Doter un si rare morceau :
Que sera-t-il ? que sera-t-elle ?
Dans le doute qui l'arrêtoit,
Soudain vous vous trouvâtes fait ;
Un beau garçon presque femelle.



ÉPIGRAMME XXXIII^e.*LA RÉPONSE DE LAÏS.*

UN petit Juge *à quo* portant des cheveux gris ,
 Vint , la bourse à la main , demander à Laïs.
 La faveur d'une nuit ; néant à la requête.
 Il se peint les cheveux , il colore sa tête ,
 Et revient à la charge : Une nuit seule à seul ,
 Une nuit & non plus : Allez petit compere ,
 Dit la Nymphé attentive à sa feinte criniere ,
 Hier , j'en refusois autant à votre Aïeul.

ÉPIGRAMME XXXIV^e.

*SUR ce que le Roi de Prusse s'étoit informé
 de la situation de l'Auteur.*

QUAND Virgile aux Romains donna ses Géorgiques ,
 Les Grands & les Petits le combloient de bienfaits ;
 Il se vit accablé de présens magnifiques ,
 Auguste lui bâtit un superbe Palais :
 Et moi , qui le premier sur semblables matieres
 Exerçai , jeune encor , mes craïons dans Paris ,
 Beaucoup de complimens , force discours polis ,
 Voilà tout ; & je viens de vendre mon Cessieres (*).

(*) Jolie Terre à 25 lieues de Paris.

ÉPIGRAMME XXXV.

CINQ ou six Esprits-forts , tels qu'en produit Paris
Depuis que , fans raison , tout le monde raisonne ,
Devant certain Bacha *décochoient* leurs mépris
Contre un Culte adopté par les plus grands Esprits :
Leurs sarcasmes usés n'ébloüissoient personne ;
Enfin le Musulman , qu'un tel jargon étonne ,
Dit , leur tournaut le dos avec un fier souris ,
Que le Dieu des Chrétiens a de fots ennemis !

ÉPIGRAMME XXXVI.

*CONTRE UN OFFICIAL HIBERNOIS
qui prenoit son Suisse pour Greffier.*

VOUS faites bien , maître Pancrasse ,
De prendre un Suisse pour Greffier ;
Vous aimez l'or jusqu'à la crasse ,
On vous pendroit pour un denier :
Mais le Public , qui souvent daube ,
Et qui veille sur votre fait ,
Vous voiant l'un & l'autre en robe ;
Dira , tel Maître , tel Valet.

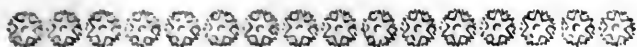
ÉPIGRAMME XXXVII.

A M. G * *.

*Sur ce que certaines Personnes se plaignoient
que le Poëme des Jardins d'Ornemens étoit
un peu court.*

O u i , j'aurois pû sans doute allonger chaque Chant ;
Et donner au Sujet beaucoup plus d'étendue ;
J'aurois pû , par maint trait agréable & touchant ;
Fixer l'attention , la tenir suspendue :
Mais , Ami , j'écrivois pour le siècle présent ;
Ce siècle de Pantins , frivole & voltigeant ,
Qui sur les meilleurs Vers porte à peine la vûe ,
Qui ne lit qu'en courant , & qui court en lisant.





R O N D E A U,

A L' A B B E' D. F.

*Qui avoit annoncé faussement dans une de
ses feuilles que l'Auteur venoit de quitter
l'Epée pour la Robe.*

Q U I vous l'a dit , Monsieur le Prêtre ,

Qu'abjurant le Dieu des combats ,

Mettant lance & casaque bas ,

J'avois enfin résolu d'être

Un des Suppôts du bon Cujas ?

Un conte si faux fait paraître

Que quand on lit tel savantas ,

On doit lui demander tout bas ,

Qui vous l'a dit ?

Pour moi que le bon Dieu fit naître ,

Ennemi de tout altercas ,

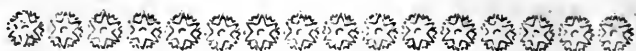
Je pourrois compter d'autres cas

Où prompt à vous bien reconnaître ,

Tout Paris ne s'écrieroit pas

Qui vous l'a dit ?





ÉPILOGUE,

*Pour être placé à la suite des Ouvrages
de P I R O N.*

UN bon Livre paroît , on le cherche , on le prône ,
 La Renommée , avec legereté ,
 Porte le nom de l'Ecrivain vanté ,
 A la Ville , à la Cour , & même au pié du Trône.
 Parmi ce bruit est-il personne
 Qui daigne du moins s'informer
 Si l'Auteur qui l'a sù charmer
 N'est point un de ces misérables
 A qui les Dieux inexorables
 Ont refusé tous leurs secours ;
 Qui dans l'ombre & les pleurs passe ses tristes jours ;
 Qui , du grand monde évitant le théâtre ,
 Peut-être prie envain la Nature marâtre
 De lui donner les alimens
 Que sa main offre en foule aux insectes rampans.
 L'inimitable La-Bruyere ,
 D'affreux Créanciers obsédé ,
 Avant de trouver un Condé ,
 Languit long-tems dans la poussiere.
 On comble de faveurs un fat ,
 On le cherche , on l'aime , on le loue ;
 On ennoblit un scélérat ,
 Et le mérite est dans la boue.

F I N.

L'ÉDUCATION, P O È M E EN QUATRE DISCOURS.

Doctrina sed vim promovet instam ,

Relique cultus pectora roborant :

Utcumque defecere mores ,

Indecorant benè nata culpa. . . .

Hor. Liv. IV, Ode IV.



A L A H A Y E ,

ET A P A R I S ,

Chez P. D. LANGLOIS , rue du Petit Pont , près le
petit Châtelet, au Saint Esprit couronné.

M. D C C. L X I X.

NOV 1 1891

7

1891

1891

1891

1891

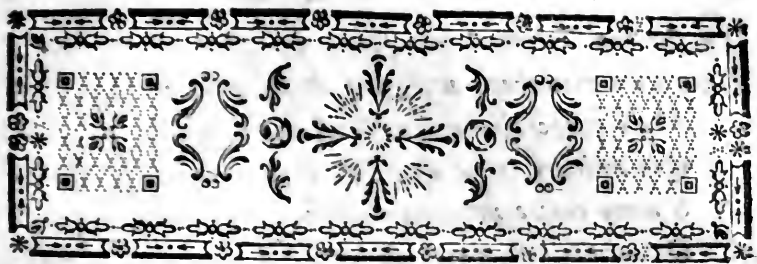
1891

1891

1891

1891

1891



EPI T R E

A A P O L L O N.

*T*oi de qui je tiens ces premières leçons,
O Qui des savantes Sœurs formes les nourrissons,
*D*ieu des vers, qui m'appris à marcher sur la trace

Des plus grands Héros du Parnasse ;

Accepte favorablement

Des vers qu'une Muse naissante.

Et te consacre, & te présente.

Sur tes Saints Autels vainement.

Je ne t'ai point prêté serment.

Dans le sacré vallon tu formas mon enfance ;

Reçois ici les fruits de ma reconnaissance.

C'est de toi seul que je les tiens,

Et je t'offre tes dons, quand je t'offre les miens,

Si quelque audacieux Critique,

Si quelque hypocondre caustique,

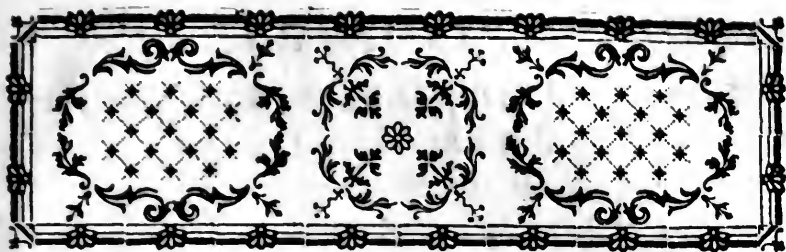
Osent les attaquer dans leurs transports jaloux ;

Que leur veine à jamais glacée

Sente le poids de ton courroux.

*Le courage brutal , une terreur extrême ,
Le point d'honneur sans borne , un oubli de soi-même :
La feinte modestie , un orgueil plus caché ,
Et la délicatesse , un vice recherché.
L'abandon généreux d'un profit légitime ,
Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'estime.
Sous un dehors brillant , la gloire a son écueil ;
La libéralité n'est qu'un trafic d'orgueil :
La politesse un droit qu'on acquiert sur les autres ,
Pour exiger des soins plus flatteurs que les nôtres.
La régularité prévient le désespoir
D'être forcé de rendre , ou l'horreur de devoir.
Inutiles vertus , dont toute la puissance
Ne sert qu'à marier le vice à l'innocence ;
A poursuivre le mal sans gloire & sans succès ,
A ranimer sa force , ou nourrir son excès.
Combattons , détruisons l'orgueil qui nous enivre ,
Du fond de son tombeau nous le verrons revivre.
Qu'on le chasse avec peine , il rentre sans effort ,
Triomphe dans les fers , & survit à sa mort.
Quel Alcide nouveau , quelle main agissante !
Il faut pour enchaîner ses dragons abatus ,
Un frein plus assuré que celui des vertus :
Et pour arracher l'homme à sa misère extrême ,
Il faut , n'en doutons pas , le pouvoir de Dieu même.*

L'EDUCATION,



L'ÉDUCATION, P O È M E.

PREMIER DISCOURS.

AVANTAGES DE L'ÉDUCATION.



I l'aveugle Nature a besoin qu'on l'éclaire,
Si l'art de la conduire est un art nécessaire,
Peut-être je devrois, plus simple en mes discours,
De la seule Minerve invoquer le secours :
Quand on peut aux erreurs opposer son Egide ,
Pourquoi dans Apollon chercher un autre guide ?
Mais qui prétend à plaire & dédaigne les sens,
Fera sur les esprits des efforts impuissans.
Il faut, en se montrant, que le devoir austère
Craigne d'effaroucher sous un air trop sévère ;
Et dans un sage écrit, pour gagner le Lecteur ,
Souvent cacher l'ami sous les traits du flatteur.

8 L'ÉDUCATION. POÈME :

Mais pour avoir le don de toucher & d'instruire,
Quel nouvel Apollon doit échauffer ma lyre.
Je n'implore que toi, sensible Humanité :
Remplis-moi de tes feux, sois ma Divinité :
Que l'amour des Mortels, l'amour de ma Patrie
Au rare don de plaire élève mon génie.
Viens, descends : tes discours, les cœurs que tu remplis
Aux yeux de l'Univers ont toujours quelque prix.

Ainsi que par le fer un champ rendu fertile,
Qui de fleurs & de fruits offre l'amas utile,
Fait, par ses ornemens & ses dons précieux,
La richesse d'un maître & le plaisir des yeux ;
Ainsi l'homme bien né, qu'embellit la culture,
Est la gloire de l'Art, l'honneur de la Nature.
Eclairé pour lui-même, autant que pour autrui,
Il fait être son guide, & des autres l'appui.
De l'Education le secours salutaire
De tous les dons, pour l'homme, est le plus nécessaire.
Par elle le Monarque apprend à commander,
Le Citoyen soumis à se laisser guider ;
Elle est le nœud puissant qui, dans la République,
Conserve l'unité, la concorde publique ;
Et qui, fixant chacun dans les loix du devoir,
Empêche la révolte & l'abus du pouvoir.

De ses soins, dira-t-on, l'utilité vantée
Dans ses plus grands succès est toujours limitée,

Jamais de ses leçons la sage austerité
N'eût fait dans un Sylla naître l'Humanité;
Jamais elle n'eût fait de Tarquin un Roi juste,
De Midas un Savant, de Néron un Auguste:
Elle peut, en un mot, par son secours léger,
Embellir la Nature; & jamais la changer.

Il est vrai quelquefois que ses soins secourables
Parmi les maux de l'ame en trouvent d'incurables;
Que son breuvage, utile à l'homme modéré,
Pour les cœurs des pervers ne fut point préparé:
Mais sujets, l'un & l'autre, à nous rendre coupables
L'Ignorance & le Vice ont des effets semblables.
Le monde rarement à l'extrême est porté:
Par-tout il n'offre aux yeux que médiocrité;
Le parfait scélérat, le sublime génie,
N'en composent jamais que la moindre partie.
Les préceptes toujours produiront leurs effets,
Et pour le plus grand nombre ils seront toujours faits;
Pour suivre la Vertu les Dieux nous firent naître;
Et pour l'aimer, souvent c'est tout de la connoître.

O vous, qui confondez les effets du hazard
Avec le naturel orné, réglé par l'Art,
Comparez, pour juger de cette différence,
Deux Siècles l'un à l'autre, & la France à la France.
Sous les premiers Henris, avant que la Raison
Eut fait d'un jour nouveau briller notre horizon,

10 L'ÉDUCATION. POÈME :

Le François sans renom , indigent , fanatique ,
Étoit sur un Théâtre & barbare & tragique.
Aveuglés par l'erreur , les Peuples ignorans
Couroient au précipice au gré de leurs Tyrans.
La Discorde chez eux soufflant sa rage impure ,
Étouffoit la Raison , les Arts & la Nature.
Du Prince & des Sujets on confondoit les droits :
Et du vrai Dieu sur nous méconnoissant les Loix ,
Nos peres , l'un de l'autre assassins & victimes ,
S'égorgeoient pour un Dieu qui commandoit des crimes.
Mais , hâtons-nous , voyons ce Peuple sous Louis :
Quels yeux de sa splendeur ne seront éblouis ?
Voyez alors le Goût , l'Etude , & la Prudence ,
Amener sur leurs pas la Gloire & l'Abondance.
A côté du Sçavoir voyez la Vérité *
Remplir tous les esprits de sa vive clarté ;
Turenne des Héros laisser loin les vestiges ;
Louis avec Colbet entasser les prodiges ;
Et , par ses hauts progrès , vainement irriter
Des voisins en tout temps jaloux de l'imiter.
De l'étude du vrai tel fut l'heureux salaire.
Mais , de ces bords charmans que la Sagesse éclaire ,
Détournez vos regards au Levant , au Midi ;
Et vous verrez combien le Peuple abâtardi ,
Privé de liberté , de plaisirs , & d'aisance ,
Est durement puni de sa triste ignorance.

* Descartes , par sa nouvelle Philosophie , ouvrit la route à la Vérité.

Eh ! ce vice pervers n'a-t-il pas de son fein
 Fait sortir de nos maux le plus nombreux essain ?
 De la Divinité la majesté sacrée
 Fut dans de faux portraits par lui défigurée.
 L'Ignorance a nourri le faux Zèle en ses flancs ,
 Elle a mis le poignard à la main des Parens ;
 C'est elle qui , forgeant le glaive , les entraves ,
 Fit les premiers Tyrans , leur donna des esclaves.
 Par elle sous le joug l'Orient entraîné
 Dans ses injustes fers est encore enchaîné.

Mais des sociétés si ce monstre est la peste ,
 Pour chaque Citoyen il n'est pas moins funeste.
 Le Vice flétrissant au visage hideux ,
 Le Ridicule bas , choquant , fade , ennuyeux ,
 Les Travers vainement affligés de critiques ,
 Les crédules Soupçons , les Frayeurs chimériques ,
 Les stupides Ennuis , la froide Oisiveté ,
 Que suivent le Mépris & l'Inutilité ;
 Enfin le Préjugé , dont les fausses maximes
 Des couleurs des vertus revêtent tant de crimes ,
 Sont plus souvent les fruits d'un esprit ignorant ,
 Que d'un cœur aux forfaits livré par le penchant.

Craignez donc les écarts d'une raison bornée ,
 Aux vulgaires erreurs sans guide abandonnée.
 Sur la scène du monde où vous devez entrer
 Il n'est que trop facile , hélas ! de s'égarer.

12 L'ÉDUCATION. POÈME:

Le Théâtre est trompeur & pénible à connoître ;
Il faut savoir son rôle avant que d'y paroître :
Et l'Education , pour y bien débiter ,
Est le maître de l'art qu'il vous faut consulter.
Si vous voulez connoître au juste le système
De ce qu'on doit aux Dieux , aux Hommes , à soi-même ,
De son Code important interrogez les Loix.
Pour être heureux & sage , accourez à sa voix :
Elle vous conduira par des routes certaines ,
Des vives Passions vous donnera les rênes ;
Elle les forcera , par cet utile frein ,
A suivre des vertus le pénible chemin.
L'habitude rendra ce sentier moins austère ,
Et vos pas voleront bientôt dans la carrière.

O combien de ses soins les cœurs & les esprits
Recueilleront encor de plus précieux fruits ,
Si l'homme , de bonne heure , instruit par ses maximes ,
Joint aux mœurs le savoir & les talens sublimes !
Alors , supérieur dans les emplois divers ,
Il guide , éclaire , honore , embellit l'Univers.
Si sa valeur prudente , à vaincre accoutumée ,
Dispose de la foudre & commande une armée ,
Ou si du Souverain un équitable choix
Daigne le faire asseoir dans le conseil des Rois :
Au dedans , au dehors , Guerrier ou Politique ,
Il est le gardien de la chose publique.

Si, la balance en main, arbitre des mortels,
 De Thémis outragée il défend les Autels,
 Devant ses yeux perçans, qui savent la connoître,
 L'Iniquité pâlit & tremble de paroître;
 Les plus grands intérêts confiés à ses mains
 Le rendent le soutien, le pere des humains;
 Il protège les Arts qu'il cultive lui-même,
 Rassure les talens qu'on poursuit & qu'il aime;
 Cher au Prince, aux Sujets, & favori des Dieux,
 Il enchaîne à son char jusqu'à ses envieux;
 Pour lui la Renommée a la voix du tonnerre;
 Et fait voler son nom aux deux bouts de la Terre.

C'est ainsi qu'autrefois un Sâge révéré
 Parloit aux Nations, par Minerve éclairé.
 O toi qui des Humains bravant l'ingratitude;
 De guérir leurs erreurs fis ta plus chere étude;
 Toi, confident des Dieux, Héros d'humanité,
 Lumiere des Anglois & de la Vérité,
 Locke, qu'en cet écrit ta sagesse m'inspire.
 Bien mieux que moi, déjà ton livre a su le dire;
 L'homme foible a besoin de lumiere & d'appui,
 Et l'Education souvent est tout pour lui.

Fin du premier Discours.



SECOND DISCOURS.

DEVOIRS DES PARENS

ET DES MAÎTRES.

MONUMENT de sagesse autant que de grandeur,
MONUMENT Ecole de Vertus, de Talens, de Valeur;
 Asyle où se rassemble une élite guerrière,
 Illustres Orphelins dont Louis est le pere,
 Temple auguste, ouvre-toi : fais voir à tous les yeux
 Ce que peut un bon Roi sur des cœurs généreux.
 Là de jeunes guerriers, dignes de leurs Ancêtres,
 Se dévouent, en naissant, pour le meilleur des Maîtres :
 Guidés par son génie en leurs nobles travaux,
 Se forment sous ses yeux au métier des Héros ;
 Et, pénétrés d'amour pour ce Dieu tutélaire,
 N'ont pour but & pour loi que l'ardeur de lui plaire ;
 Heureux de devoir tout à ce nouveau Titus,
 Leur être, leur fortune, & jusqu'à leurs vertus.
 Tels voués par Lycurgue au culte de Bellone
 Les enfans aguerris nés à Lacédémone,
 A l'amour de leurs Loix unissant la valeur,
 Des Grecs furent jadis la gloire & la terreur.
 Spartiates nouveaux, aiglons que sous son aîle
 Notre auguste Monarque avec tendresse appelle,

Devenez des Héros en imitant Louis;
 De vos nobles progrès ses regards sont le prix.
 Que ce prix si flatteur allume dans votre ame
 Pour Louis, pour la gloire, une nouvelle flamme;
 Et, par des qualités dignes du plus haut rang,
 Montrez sous un grand Roi que bientôt tout est grand.

Mais plusieurs, qu'en naissant peu d'éclat environne,
 Ne peuvent être ainsi mis à l'ombre du Trône;
 Ce bonheur n'appartient qu'aux enfans fortunés
 Par leur noble origine aux armes destinés.

O vous, tendres Parens, dont la plus humble race
 Dans ce royal berceau ne sauroit avoir place,
 Elevez-la vous-même; & formez sous vos yeux
 L'Enfant qu'à votre amour auront donné les Cieux.
 Mais qui de ce grand Art connoît bien l'importance?
 Tous occupent l'emploi, nul n'en fait la science.
 Rempli de passions, de plaisirs entêté,
 Un François d'être pere a-t-il la liberté?

L'ambitieux ardent, en proie à ses caprices,
 Que son bourreau condamne à cent divers supplices,
 S'intrigue, s'inquiette, affronte les hazards,
 Et toujours ses foyers sont loin de ses regards:
 Au tourment qu'il se donne, à l'ardeur qui le presse,
 Il est, vous dira-t-il, forcé par sa tendresse.
 Tel un dévot mordant, avare & plein de fiel,
 Masque sa passion de l'intérêt du Ciel.

16 L'ÉDUCATION. POÈME :

Mais ces dons dangereux de l'aveugle Fortune ,
Que poursuit follement ta confiance importune ,
Que font-ils pour ton fils sans l'art de s'en servir ,
Et cette dignité sans l'art de la remplir ?
Par des possessions rends-tu son âme heureuse ?
Non : tu ne fais qu'armer une main furieuse ,
Et qu'ouvrir un champ libre à de honteux abus
Que , moins riche , peut-être il n'eût jamais connus.
Les Vertus , les Talens sont le grand héritage
Qui de ton fils , crois-moi , doit être le partage :
Si son cœur , par tes soins , n'a point été réglé ,
Pour lui , pour son bonheur , tu n'as pas travaillé :

Mais ce malheur commun n'est pas le seul à craindre.
Un Pere , bien souvent , moins à blâmer qu'à plaindre ,
Abandonne son fils aux forces du torrent ;
Moins faute d'amitié que faute de talent.
Celui-ci , méprisant les règles , la science ,
De tous maîtres , pour lui , néglige l'assistance ,
Et ne soupçonne pas , s'en fiant au hazard ,
Que l'art de l'élever puisse même être un Art.
Celui-là de ce soin est distrait par paresse.
Cet autre , que fascine une aveugle tendresse ,
De juger son enfant n'ayant plus le pouvoir ,
Lui laisse les défauts qu'elle empêche de voir :

Célimène à son tour , encore jeune & belle ,
Prend d'un emploi trop grave une frayeur mortelle ;

Le Ciel, en la dotant d'agrémens & d'appas,
 Aux travaux sérieux ne la destina pas.
 Elle se trouveroit dans son état bornée,
 Si pour les yeux d'un seul elle se croyoit née ;
 Si femme d'un époux, mère de ses enfans,
 Aux vils soins d'un ménage elle occupoit son temps.
 Ces détails odieux de doctrines, d'affaires,
 Ne sont tout au plus faits que pour les vieilles mères ;
 Jeune, elle doit briller, & non s'enfvelir :
 Son destin est de plaire, elle veut le remplir.
 C'est ainsi qu'étalant sa magique imposture,
 Le respect de la Mode étouffe la Nature.
 O Parens, si vos cœurs frivoles, inhumains,
 Dédaignent un travail réservé pour vos mains ;
 S'il faut absolument qu'éloigné de sa mère,
 L'enfant suce le lait d'une femme étrangère ;
 Livrez-le, j'y consens. Mais qu'à ce choix du moins
 Votre juste tendresse applique tous ses soins.
 Craignez que votre fils, soustrait à votre vue,
 N'ait une nourriture impropre ou corrompue,
 Dont le poison enfin, se rendant le plus fort,
 Altère tout son sang & lui donne la mort.

Il est un lieu public où s'élevent ensemble
 De jeunes habitans que le hazard rassemble :
 Un aliment égal est au même degré,
 Pour le foible & le fort, en ces lieux préparé :

Le malade & l'athlète , en la même carrière ,
 Portent du même poids la charge irrégulière :
 Séjour d'ailleurs mal sain , où l'air est dangereux ;
 Où , quels que soient les soins d'un chef laborieux ,
 Du mal que l'on ressent bien loin de se défaire ,
 On s'infecte souvent d'une fièvre étrangère.
 Ce n'est point dans ce lieu que doit être placé
 Votre fils de dangers déjà trop menacé :
 Laissez au préjugé , laissez à l'indigence
 Cet asyle bannal suspect à l'innocence.
 Si votre enfant pour vous est un présent des Dieux ,
 Il faut qu'il soit soigné par vous , ou sous vos yeux.
 Le point est de choisir un médecin habile
 Qui procure à son mal une assistance utile.

Ce trésor, direz-vous , est fort rare à trouver.
 En vain , pour l'arbrisseau qu'il vous faut cultiver ,
 Vous cherchez en tous lieux un Etre raisonnable
 Qui soit de vos travaux un compagnon fortable.
 Tous vos efforts sont vains : Pour deux hommes prudents ,
 Votre mauvais destin trouvera cent Pédans.
 L'un , avec quelques mœurs , stérile en ses services ,
 N'aura que son Latin : un autre aura des vices.

Je fais qu'un homme habile , & sage , & circonspect ,
 Que le poids du savoir n'aura point contrefait ,
 Et qui , suivant en tout le milieu qu'il faut suivre ,
 Au grand art de penser joint encor l'art de vivre ,

Est un bien précieux qui veut être cherché ,
Un trésor qui souvent est aux antres caché ;
Mais ce n'est pas non plus un Etre imaginaire ,
Au-dessus des humains , fait pour une autre Sphère.

Vous vous plaignez à tort , dans votre espoir trahis ,
Que malgré tous vos soins pour élever un fils ,
Cette vigne , à vos vœux & chère & précieuse ,
Est en bons ouvriers si souvent malheureuse :
Vous ne devez , François , vous en prendre qu'à vous.
Bannissez un travers le moins sensé de tous.
Le maître d'un enfant , qui lui tient lieu de père ,
Est , chez tous nos voisins , un homme qu'on révère ;
Cet homme est estimé chez le sage Allemand ;
Il trouve graces même aux yeux du Musulman * ;
Par-tout son ministère est prisé : Mais en France
La plupart , dans leurs mœurs remplis d'inconséquence ,
Pour un emploi sacré ne paroissent choisir
Un malheureux , qu'afin de le mieux avilir.
Les Grands , fiers & bornés , infatués d'eux-mêmes ,
Qui par tradition règlent tous leurs systèmes ,
N'apperçoivent en lui qu'un Monsieur Trissotin ,
Dont on doit fuir la crasse & berner le Latin.
Le Robin , qui les suit pour se mettre à la mode ,
Au Maître infortuné n'est pas moins incommode
Pour le gras Financier , dont les avides mains
Au seul poids de l'argent pèsent tous les humains

* Voyez Deslandes , Hist. Crit. de la Philosophie.

20 *L'ÉDUCATION. POÈME :*

De la triste indigence au Sage il fait un crime ,
 Et croit au moins pour lui son mépris légitime.
 Enfin , il n'est pour tous , graces au Préjugé ,
 Qu'un Pédant domestique , ennuyeux & gagé.
 D'un ridicule usage esclaves moins fidèles ,
 Dans vos égards pour lui prenez d'autres modèles ,
 O Parens ; & songez qu'on peut , sans s'abaisser ,
 Honorer le mérite & le récompenser.
 La Vertu la plus pure avilie , outragée ,
 Décline , ou tristement languit découragée.
 C'est une fleur que forme un tissu délicat
 De la plus douce odeur & du plus vif éclat ;
 Mais qui , pour être belle autant qu'elle peut l'être ,
 A besoin de l'amour & des soins de son maître.
 Si l'art d'un Gouverneur , bien loin d'être avili ,
 Par votre juste estime est enfin annobli ;
 Et s'il peut concevoir les douces espérances
 D'un bien-être avenir , fruit de vos récompenses ;
 Dans cet asyle heureux , que vos mains ouvriront ,
 Les Artistes bientôt en foule se rendront :
 La Gloire , de tout temps noble & puissant mobile ,
 A rendu notre France en grands maîtres fertile ;
 Et dans ce dernier genre on la verroit primer ,
 Si du même aiguillon on vouloit l'animer.

Que j'admire Philippe ! Au Sage de Stagyre ,
 En ces termes divins il crut devoir écrire :

*Je viens de recevoir, dans un Fils précieux,
 Un gage signalé de la faveur des Cieux ;
 Mais pouvoir vous charger du soin de son enfance
 Est un bonheur pour moi plus grand que sa naissance.
 Voilà comme un grand homme & pense, & se conduit.
 Mais cet exemple est-il le seul qui nous instruit ?
 Le Mentor d'un Héros, l'espoir de notre Empire,
 Dans sa marche à la Cour se voyoit contredire ;
 Pour l'auguste DAUPHIN les jeunes Courtisans
 Vouloient moins de sçavoir & plus d'amusemens ;
 L'Ambitieux blâmoit le Gouverneur austère
 Qui tenoit, loin du monde, un Prince sédentaire ;
 La Coquette, sur-tout, ne pouvoit pardonner
 Qu'on le formât sans elle au grand art de regner ;
 En un mot, l'Intérêt, la Malice, l'Envie,
 Tour-à-tour près du Maître exerçoient leur manie :
 Mais LOUIS, toujours grand, soutint contre leur voix
 Celui dont les vertus avoient fixé son choix ;
 MONTAUZIER, au mépris du jaloux & du traître,
 Se vit plus que jamais protégé de son Maître,
 Et de ses ennemis la perfide noirceur
 Ne fit qu'en rehausser l'estime & la faveur.*

*Ah ! si considérer un homme de mérite
 Est un effort gênant dont votre orgueil s'irrite ;
 Feignez pour lui du moins un air étudié,
 Pour le bien de l'Eleve à ses soins confié :*

22 L'ÉDUCATION. POÈME :

Songez que d'un enfant les progrès doivent naître
De l'amour, du respect qu'il aura pour son maître ;
Et qu'il ne peut jamais que rire ou qu'abuser
D'un triste Instituteur qu'il vous voit mépriser.

Mais , pour se rendre enfin , par d'utiles services ,
Digne de mon estime & de mes bons offices ,
Quels talens , direz-vous , doit en soi réunir
L'homme que l'on me vante & qu'il me faut choisir ?
Des dons qu'il doit avoir je puis parler en somme :
Un seul les réunit , celui d'être honnête homme.
De ce titre énergique on ne peut se parer
Qu'avec un bon esprit qui nous sache éclairer ,
Et qu'avec un cœur droit , noble , plein de franchise ,
Que guide le Savoir , & la Raison maîtrise.

O vous , qui , des travaux vous faisant une loi ,
Renonçant à vous-même , embrassez cet emploi ,
Si vous desirez voir prospérer vos contraintes ,
Et cesser désormais le sujet de vos plaintes ,
A l'erreur générale opposez des talens.
Dans l'étude du cœur exercez-vous longtemps.
Sur-tout que la Vertu soit l'empreinte du vôtre ,
Si vous voulez un jour l'imprimer sur un autre.
L'homme de bien n'est point de ces communs portraits
Dont on puisse aisément s'approprier les traits ;
On en doit , ennemi de toute hypocrisie ,
Offrir l'original , & jamais la copie.

Pliez adroitement de tendres arbrisseaux :
Au fruit de la Raison préparez leurs rameaux.
Regnez sur les enfans sans rigueur , sans caprice :
De l'humeur avec eux dépouillez l'injustice.
Plein de compassion , il faut les corriger ,
Pour les rendre meilleurs , & non pour vous venger.
En tous lieux , en tout temps , gardez avec prudence
Le respect scrupuleux qu'on doit à l'innocence.
Grave en vos actions , sobre dans vos discours ,
Dans un maintien décent conservez-vous toujours.
Au Pupile, dont l'œil avec soin vous contemple ,
Vous devez moins donner la leçon que l'exemple.
Joignez , dans vos travaux ingrats , mais importants ,
La patience au zèle , & les mœurs aux talens ;
Et ne vous offrez pas à ce grand ministère
Avec le foible fonds d'un mérite vulgaire.
Un enfant doit de vous recevoir sans erreur
Le don de la sagesse & celui du bonheur.
L'art de verser ces dons dans le cœur d'un Pupile ,
Est un art glorieux autant que difficile.
Ce grand art d'éclairer , d'orner l'esprit humain ,
A voulu quelquefois une divine main.
Lorsque les Dieux punis , exilés sur la terre ,
Exploient le courroux du Maître du tonnerre ,
Le peuple Aborigène , en des forêts épars ,
Sur lui du vieux Saturne attira les regards.
En voyant des mortels pressés par l'indigence ,
Et par tous les fléaux qu'entraîne l'ignorance ,

24 L'ÉDUCATION, POÈME :

Il crut digne des soins & du loisir d'un Dieu
D'introduire les mœurs dans ce sauvage lieu :
Sa voix les rassembla dans l'enceinte des Villes ;
Il plia leur esprit aux coutumes civiles ;
Il leur apprit à vivre , à commercer entr'eux ,
A respecter des Loix , à révéler des Dieux ;
Leur montra , dans le sein de la terre fertile ,
A chercher sans combats l'agréable & l'utile ;
Et , malgré son exil , par ce travail vanté ,
Conserva tout l'éclat de sa Divinité.

Fin du second Discours.



TROISIÈME DISCOURS:

LA RELIGION, LES MOEURS

ET LES MANIÈRES.

A MONSIEUR * * *.

XXXX
P
AR trop de zèle , Ami , cesse de m'offenser.
Je fais avec justice à mon rang me placer :
De la présomption évitant le délire ,
Avec toi dans ces Vers je ne veux que m'instruire.
Ton amitié sans doute a dirigé ta voix :
Peux-tu sur ton métier me demander des Loix ,
Toi dans les mains de qui le Caton de la France
A mis de son grand nom la plus chere espérance ;
Toi qui , sur le grand art de plaire & d'enseigner ,
Loin de prendre des Loix , es fait pour en donner ?
Mais tu le veux , il faut à ton ordre souscrire :
Je vais sur tes devoirs te prêcher & t'écrire.

Ton Pupile t'est cher ; & , zélé pour son bien ;
Tu veux en faire un Sage & sur-tout un Chrétien :
Poursuis : de notre Loi la sublime doctrine
Est de toutes vertus la base & l'origine ;
Sa voix dans les revers soutient le cœur humain
Par l'aspect consolant des grandeurs de sa fin ;

26 L'ÉDUCATION, POÈME :

Son empire, d'ailleurs, par un frein salutaire,
Aide de la Raison le foible ministère.
Mais tu fais que l'esprit de son divin traité
Avec précaution veut être interprété.
Consulte son Auteur, écoute-le lui-même;
Sa voix de nos devoirs fixe tout le système:
Et ce n'est qu'en passant par un organe humain
Qu'elle a souvent perdu ce qu'elle a de divin.

Conduis donc ton Elève aux sources salutaires
De la Religion qu'ont professé ses pères :
Que ses préceptes saints, avec soin cultivés,
Soient au fond de son cœur de bonne heure gravés.
N'attends pas la saison qu'à ces hautes merveilles
La révolte des sens fermera ses oreilles.
Songeons d'abord au cœur; c'est lui qui rend heureux.
La Science est sans doute un acquêt précieux;
Mais de nos passions la puissante cohorte
Sont de fiers ennemis qui sont à notre porte.
Il faut que ce danger soit d'abord écarté.
Puis, profitant en paix des temps de sûreté,
La troupe des beaux Arts, qu'avec raison l'on vante,
Pourra nous enrichir de sa moisson brillante.
Ton Disciple est par-tout de dangers menacé,
Et par divers assauts peut être terrassé:
Veilles donc; & , pour lui, Minerve favorable,
Arme-le d'une Egide aux traits impénétrable.

TROISIEME DISCOURS. 27

Plus d'un monstre cruel , mais pour lui plein d'appas ,
Lui prépare de loin de terribles combats.
La basse Flatterie au miroir infidèle ,
L'Exemple séduisant , la Volupté cruelle ,
N'attendent que l'instant de sa maturité
Pour rendre ses esprits sourds à la Vérité.
Prévien , si tu le peux , ces violens orages :
Contre ces ennemis prends tous tes avantages.
Avant que leurs clameurs n'étouffent tes discours ,
Que ton Elève , ami , soit muni de secours.
Ce secours est du Vrai la plus profonde étude :
Que son ame s'en fasse une forte habitude ,
Lorsque son jeune cœur , tendre , neuf , inconstant ,
Sur le bien & le mal est encore flottant.
Qu'il s'accoutume à voir la Vertu décorée
Des solides attraits dont le Ciel l'a parée ;
Et , d'un autre côté , le Vice séducteur
Avec tous ses dangers & toute sa laideur.
Au penchant pour le luxe & pour l'intempérance
D'un intérêt plus cher oppose la balance.
Montre-lui la Vertu , la Force , la Santé ,
Fruits surs & précieux de la Frugalité.
Avec attention règle en lui la foiblesse
Que produit , pour soi-même , une aveugle tendresse :
L'Amour-propre est son nom : ce foible où l'on se plaît
N'est ou Vice ou Vertu que selon son objet.
Rien ne peut égaler l'égarement extrême
De ce fatal Amour renfermé dans lui-même.

28 L'ÉDUCATION. POÈME :

On voit, avec effroi, marcher à son côté
L'Injustice, l'Orgueil, & l'Inhumanité,
La fière Ambition, l'Envie inexorable,
Et l'avide Intérêt son frère inséparable.
Borne en lui cet amour au goût d'être estimé;
Et, pour mieux dire encore, au plaisir d'être aimé.
Alors, se dégageant d'une éclipse profonde,
Cet Astre lumineux fera l'ame du Monde.

Mais lorsqu'avec des yeux sages & pénétrans
Il verra des Humains les excès différens;
Quand, spectateur sensé du drame de la vie,
Dans le monde il saura vivre avec modestie;
Qu'en garde, par tes soins, contre la Vanité,
Il aura reconnu les loix de l'Equité;
Ne crois pas des Vertus qu'il ait atteint le faite.
Un vent impétueux souffle encor sur sa tête,
Qui, poussant son vaisseau par un contraire effort,
Pourra le rejeter pour longtemps loin du port.

Le Peuple séducteur, habitant de Cythère,
Et le Peuple Régent dès longtemps sont en guerre:
Mais le dernier, tu fais, n'a que trop souvent eu
Le douloureux affront d'avoir mal combattu.
Eucharis en un jour peut, par son éloquence,
De quinze ans de culture étouffer la semence,
Entraîner ton disciple; & prouver en un mot
Qu'elle seule a raison, & que tu n'es qu'un sot.

Songe à la prévenir. Cette œuvre difficile
 Est de ta mission le point le plus utile.
 Ne crois pas sur ce point que je t'effraye en vain :
 Pour ton Elève , ami , le danger est certain.
 Je veux que sa raison , par tes soins cultivée ,
 Par la Religion , par le Goût préservée ,
 S'éloigne d'un plaisir brutal & suborneur ,
 Payé de la Santé , suivi du Deshonneur ;
 Que l'avare Phryné , sans pudeur & sans ame ,
 N'allume point en lui d'extravagante flamme :
 Mais la jeune Amaranthe , au souris plein d'appas ;
 Qui charme d'autant plus qu'elle n'y pense pas ,
 Et dont l'ame naïve , ingénue , innocente ,
 Sans s'en appercevoir , suit une tendre pente ,
 L'attend , encor novice , au sortir de tes mains :
 Et voilà pour son cœur le danger que je crains.
 Il est d'autant plus grand que , se trompant lui-même
 Il croira qu'en l'aimant c'est la Vertu qu'il aime.
 Ah ! c'est cette Vertu dont , par un sort cruel ,
 La sienne recevra bientôt le coup mortel.
 Il ne faut pas toujours des Circés , des Armides ;
 Pour briser un cœur dans des liens perfides.
 Si l'on pèse le tort que fait au Jugement ,
 Au Repos , à la Gloire , un triste enchantement ;
 La plus chaste Lucrece , à notre ame obsédée ,
 Est plus fatale encore , & vaut une Médée.
 Oui , d'un hardi sermon quel que soit le succès ,
 Parlons contre l'Amour , & même à des François.

30 L'ÉDUCATION. POÈME :

Laiſſons à l'Opéra , que les Jeux aſſaiſonnent ,
Ses dogmes auſſi faux que les Dieux qui les donnent.
Au Temple du Plaiſir un enfant d'Apollon
Fait très-bien de monter ſa Lyre ſur ce ton.
On eût berné Quinaut d'être plus orthodoxe.
Mais , au Lycée , il faut quitter le Paradoxe :
Il y faut publier les Loix de la Raiſon ;
Et , ſans ménagement , décrier un poiſon.

Toutefois de ce mal , hélas ! à qui tout cède ,
Le danger eſt , ami , plus ſûr que le remède :
Sans me flatter en vain de le ſavoir guérir ,
Je t'offre ſeulement l'art de le prévenir.

Pour la Religion un reſpect efficace
Suffiroit à parer une telle diſgrace :
Mais qui ſe frappe aſſez de ſes oracles ſaints ,
Pour n'y pas joindre encor quelques ſecours humains ?
C'eſt quelquefois beaucoup de mettre avec prudence
Entre les paſſions une juſte balance ;
Ou du moins dans un cœur de ne laiſſer primer
Que celles dont on peut juſtement ſ'animer.
Si le reſpect humain , ſi l'amour légitime
Qu'il eſt permis d'avoir pour la publique eſtime ,
Si l'honneur de briller par d'utiles travaux ,
Si la noble ferveur de paſſer ſes rivaux ,
A ton Elève , ami , communiquent leur flamme ,
Et peuvent les premiers ſ'emparer de ſon ame ;

Mieux que tous tes sermons ils le tiendront couvert
 Contre l'appas trompeur d'un gouffre où tout se perd.
 Qu'il aime donc les arts, & sur-tout qu'il se voue
 Au rolle qu'ici bas le fort voudra qu'il joue.
 Ce fera son salut : un fol enyvrement
 Souvent n'est que le fruit d'un vain désœuvrement.

D'une ame ainsi réglée avec poids & justesse,
 Comme d'un sein fécond, naîtra la Politesse :
 Mais ce point important, ce sujet étendu,
 Quoique souvent traité, n'est pas bien entendu.
 Dans l'Education, Bourgeois, Nobles, Vulgaire,
 Font du léger vernis leur capitale affaire ;
 Et pensant que c'est lui qui rend l'homme poli,
 Mettent stupidement tout le reste en oubli.
 C'est par lui que l'on veut que tout cavalier brille ;
 La Mère ne pourvoit qu'aux graces de sa Fille ;
 Et de l'art de Marcel *épuisant les ressorts ,
 Croit pour elle tout faire en fardant ses dehors.
 Vain abus ! c'est du cœur que de l'art d'être aimable
 Doit librement couler la source véritable.
 La juste opinion de soi-même & d'autrui ,
 De toute politesse est le vrai point d'appui.
 Un homme franc , ouvert , qui , connoissant sa place ,
 Observe exactement cette règle efficace ,
 Dans la société, ni Tyran , ni flatteur ,
 Est humble sans bassesse , & noble sans hauteur.

* Fameux Maître de Danse.

32 L'ÉDUCATION. POÈME :

Dans un monde choisi, de courts apprentissages,
Lui donneront bientôt la grace, les usages ;
Cette distinction qu'on doit faire à propos
De grands & de moins grands, de petits & d'égaux.
Mais que tous les accueils qu'il croira devoir faire
De son humilité portent le caractère.

On a beau s'épuiser en vifs empressemens,
Raffiner sur le fin des nouveaux complimens ;
Sans un fonds de douceur & sans la modestie
Le plus humble maintien n'est qu'une hypocrisie ;
A laquelle, éclairé sur ses vrais intérêts,
L'amour-propre d'autrui ne se trompe jamais,

De plus, pour qu'aux devoirs que le cœur nous fait rendre
Tout le monde ait la part qu'il a droit de prétendre ,
Il faut encore, il faut des fers du Préjugé ,
Dans ses divers égards paroître dégagé.
Les honneurs, les respects sont dus avec usure
Aux Grands , au Sacerdoce , à la Magistrature ;
Les sentimens humains sont dus à tous les rangs :
Mais gardons notre estime aux Vertus , aux Talens.
Nos hommages rendus au mérite d'un autre
Nous honorent toujours , & supposent le nôtre ;
Au lieu que nos mépris montrent à tous les yeux
Qu'il nous est étranger, ou plutôt odieux.
Mais si l'orgueil d'un fat, ses hauteurs, ses caprices
Sont, à l'homme de bien, de lâches injustices ;

La Politesse outrée est un plus sot abus :
 Egale & générale , elle n'honore plus ;
 L'ami de tout le monde au fond n'aime personne ;
 Et l'on décrie enfin le faux argent qu'il donne.
 Appréciez encor ces Dieux que les humains ,
 Avares de tout temps , ont forgés de leurs mains.
 Un Crassus , pour compter & par cent & par mille ,
 N'en est pas plus heureux , ni souvent plus utile :
 Mais , le fût-il , on doit mesurer ses respects
 Sur le prix de chacun , non sur nos intérêts.

Mais ces abus divers , dont le François se pique ,
 N'est pas le seul régal qu'il donne à la Critique.
 A l'injuste travers des prédilections
 Nous joignons le mépris des autres Nations :
 Et ces sots Préjugés , qui tiennent de l'enfance ,
 Plus que partout ailleurs règnent encore en France.
 Si quelqu'un des neveux du second Mahomet ,
 Ou chez nous , ou chez lui , nous choque ou nous déplaît ,
 Ce n'est pas qu'ennemi d'une erreur qui nous blesse ,
 Nous méprisions en lui l'Alcoran qu'il professe :
 Sa Barbe , son Turban , son air froid , sérieux ,
 Est tout ce qui le rend ridicule à nos yeux.
 Insolemment surpris , on admire , on s'étonne
 Qu'un Moscovite pense , ou qu'un Persan raisonne :
 Mais sur-tout , quoiqu'il dise , on ne lui passe pas
 De n'avoir point des airs puisés dans nos climats.

34 L'ÉDUCATION, POÈME :

Tels les Romains jadis, par un dédain bizarre,
Donnoient à leurs voisins le dur nom de barbare.
Malheur à l'impoli qui, Gaulois ou Germain,
Ne parloit point chez eux le Grec ou le Latin !

Evitons cet excès où ces Peuples tombèrent :
Les hommes sont égaux, si les habits diffèrent.
Le comble de l'erreur est de se prévenir.
Ainsi qu'on ne doit point craindre de se servir
D'une étoffe solide, & belle, & nécessaire,
Pour être le produit d'une terre étrangère ;
De même nous devons en approuver les Loix ;
Les usages sensés, vînsent-ils des Chinois :
Et, quittant sagement ce fol amour des nôtres,
Donner le bon exemple, & le prendre des autres.

Fin du troisième Discours.



QUATRIÈME DISCOURS, SUR LES CONNOISSANCES

PAR RAPPORT

A L'ÉGLISE, A LA ROBE ET A L'ÉPÉE.

QUAND le courroux d'Eole, en soulevant les flots;
A jetté loin du port les pâles Matelots;
Et que ces malheureux échappés à l'orage,
Victimes de la faim, regrettent le naufrage;
On ne voit point alors le Pilote aux abois
Chercher quelqu'Isle inculte & fameuse autrefois;
Mais plutôt s'efforcer, en invoquant Nérée,
D'aborder quelque riche & fertile Contrée.
Dans l'étude des Arts, il faut les mêmes soins.
Aussi bien que le corps, notre ame a ses besoins.
Avant de s'amuser à mesurer la Terre,
A chercher dans son sein ce que son globe enferme;
Avant d'examiner d'un regard curieux
Les vastes mouvemens de la sphère des Cieux,
Il faut premièrement s'appliquer à son être,
Apprendre ses rapports, chercher à se connoître.
Le reste est une grace, un agrément flatteur
D'un corps déjà pourvu de force & de vigueur.
N'imitons pas ce fou qui, les yeux aux étoiles,
Des secrets du Très-Haut voulant percer les voiles,

36 L'ÉDUCATION. POÈME :

Ne vit point à ses pieds un gouffre périlleux
Qui bientôt engloutit mon rêveur fourcilleux.

Quelle erreur est la vôtre, ô vous dont la prudence
A la maturité prétend guider l'enfance,
De n'avoir pour objet, dans ce cours important,
Que la seule mémoire, & non l'entendement:
Comme si le mortel que vous voulez instruire
Étoit né pour parler, & non pour se conduire!
De froids Grammairiens, de farouches Docteurs;
D'un malheureux enfant tristes persécuteurs,
Le surchargent dix ans d'un fardeau qui l'affomme;
Pour le faire parler comme on parloit à Rome.
O que j'aimerois mieux qu'on fit avec succès,
Au lieu d'un mauvais Grec, un honnête François!
Tandis que de vieux mots couverts d'une ombre noire
Avec sévérité vous chargez sa mémoire,
Ses esprits, loin du vrai, languissans, négligés,
Laissent de toutes parts entrer les Préjugés;
Aux Vices, à l'Erreur son ame s'habitue;
Et le nombre des fous toujours se perpétue.
Les Perses autrefois, dans sa jeune saison,
Conduisoient un Pupile avec plus de raison.
Ils ne consommoient pas les beaux jours de l'enfance
À l'enfler, en Pédans, d'une vaine science.
Quatre Maîtres guidoient l'Elève studieux:
Le premier lui montrait ce qu'il devoit aux Dieux;

QUATRIÈME DISCOURS. 37

Le second indiquoit à son ame novice
Les sentiers de la Gloire & ceux de la Justice ;
Le troisième l'armoit avec dextérité
Contre les traits du Vice & de la Volupté ;
Le dernier , loin de lui bannissant la contrainte ,
Instruisoit son courage à dédaigner la Crainte.
Enfin , il apprenoit sous leurs loix , tour à tour ,
Enfant , ce qu'étant homme il devoit faire un jour :
Ces Peuples connoissoient mieux qu'au Siècle où nous sommes
Ce que peut sur les cœurs l'exemple des grands hommes.
Reconnoissons , comme eux , son souverain pouvoir.
L'étude capitale est celle du Devoir.
A tout âge , en tout temps , & sur-tout dans l'enfance ;
Que la règle des Mœurs précède la Science.

Quand de la Vérité le prudent écolier
Marchera d'un pas sûr dans son étroit sentier ,
La première Science , & la plus nécessaire ,
Qui doit suivre d'abord ce grand préliminaire ,
Est celle de l'Emploi qu'il doit un jour remplir.
Il faut qu'avec effort il songe à s'en munir.
Tout homme ne peut pas , dans un loisir tranquille ,
Libre de toute chaîne , & pour soi seul utile ,
Aux Muses dérober leurs secrets curieux ,
Et fucer , loin du bruit , leur lait délicieux.
La plupart des humains , que la naissance lie ;
ont nés pour leurs plaisirs moins que pour la Patrie.

38 L'ÉDUCATION. POÈME :

Il faut , dans une Cour , près du Sceptre des Rois ,
Des Ministres zélés pour partager son poids.
D'autres , autorisés , sacrés par la Prêtrise ,
Doivent veiller au culte , à l'ordre de l'Eglise.
A ces corps élevés de Mentors , de Pasteurs ,
Doit se joindre celui des sages Sénateurs ;
De qui l'activité , sévère avec prudence ,
Sache allier les mœurs , le luxe & l'abondance ;
Qui des concitoyens amis , & non tyrans ,
Avec humanité calment leurs différends ;
Et qui , dans leurs foyers , rendant la paix constante ,
Soient de leur fureté la garde vigilante.

Par ces divers appuis un Etat florissant
A besoin d'un secours encore plus pressant :
Celui qui , des remparts écartant les tempêtes ,
Repousse des voisins ou prévient les conquêtes.

Que le Ministre donc , par d'habiles secrets ,
Sache concilier les plus grands intérêts ,
Maintenir l'équilibre , & même par la guerre
Faire invisiblement le bonheur de la Terre.

Que le grave Lévite , humble & sage Docteur ,
Adroit à manier le bâton de Pasteur ,
D'exemple & de leçons puisse instruire les autres ;
Et marche avec douceur sur les pas des Apôtres.

Que le Préteur , intègre en ses divers emplois ,
Aidant son équité de l'étude des Loix ,

Sache de leur abri couvrir l'humble innocence,
Et d'une sure main soutenir la balance.

Que l'émulation du novice Guerrier
Lui fasse approfondir les loix de son métier ;
Et qu'aspirant plus haut qu'à l'emploi sanguinaire
D'être de son semblable assassin mercénaire,
Il puisse joindre encor, savant à se guider,
Au grand art d'obéir celui de commander.

Mais que dans son métier aucun ne se confîne.
C'est assez que sur tous le capital domine.
C'est sur lui qu'on nous juge, il est vrai. Cependant
On-y peut exceller, & n'être point pédant.
Un Juge, par exemple, un Magistrat qui pense
N'a pas toujours en main le glaive ou la balance :
Il faut qu'il soit encore expert sur bien des cas
Que n'auront pas prévus Bartole ni Cujas :
Il doit, du Monde encor méditant le grand livre ;
Apprendre à le connoître, & savoir y bien vivre ;
Etudier les Arts pour en pouvoir juger ,
Pour remplir son loisir, ou pour les protéger.
Car, quels que soient les cris de l'aveugle Satire ;
Les Arts plus que jamais décorent cet Empire.
Voltaire parle au cœur, & Buffon aux esprits :
Rameau de la Musique a remporté le prix :
L'Aiguille du Pinceau partage la louange :
Et le Palladio, Raphael, Michel-Ange,

40 L'ÉDUCATION. POÈME :

Des Arts ressuscités ces pères glorieux ,
Trouveroient parmi nous des enfans dignes d'eux.

Mais il ne suffit pas de créer des merveilles ;
Il faut , pour en juger , des yeux & des oreilles :
Et d'être des Beaux Arts éclairé Protecteur ,
C'est du pouvoir des Grands l'emploi le plus flatteur.
Tel jadis Lamoignon avoit sur le Parnasse ,
Ainsi que sur les Lys , une honorable place ,
Jugeoit vers le Permesse aussi bien qu'au Barreau ,
Faisoit régner Thémis , & protégeoit Boileau.
Tel encor Cicéron , dans les beaux jours de Rome ,
Dans lui seul autrefois réunit , en grand homme ,
Le Sage , l'Orateur , l'Ami , le Citoyen ,
Et fut de son pays l'Oracle & le soutien.

Mais nos Juges souvent qui , frivoles par mode ,
Mettent au même rang les Beaux Arts & le Code ,
Ridicules amans , insipides railleurs ,
Dorment à l'Audience , & fatiguent ailleurs.

Ainsi que nos Robins , nos Ajax téméraires ,
Quoique plus éclatans , ne sont pas moins vulgaires :
Un jeune Colonel , au champ de Mars Héros ,
Intrépide , bouillant , brille sous les drapeaux ;
Mais ce paon , dans la paix , dépouille son plumage ,
Et mon foudre de guerre est la fable du Sage.

O vous donc , qui du camp revenez dans Paris
Fournir à nos Auteurs des scènes de Marquis ,

QUATRIÈME DISCOURS. 41

Vous qui , de cent travers vous couvrant sans scrupule ,
En cherchant les plaisirs , trouvez le ridicule ;
Songez que le Savoir , objet de vos mépris ,
Aux Guerriers de tout temps a mis le plus haut prix.
Par lui Condé , Vauban , éternisant leur gloire ,
Ont acquis des Autels au Temple de Mémoire :
Eugène , Catinat ont eu le même honneur :
Tel étoit de Denain le rapide vainqueur ;
Et tel seroit encor ce Monarque intrépide ,
L'émule de Platon , s'il l'étoit d'Aristide.
Ceux dont la Renommée a plus vanté le nom ;
Polybe , Lucullus , César , & Xénophon ,
De même qu'à Bellone au Dieu des Arts fidèles ,
Aux Héros à jamais serviront de modèles.

De l'Etude , en un mot , on ne doit point rougir :
L'homme est né pour penser autant que pour agir.
Mes leçons ne sont point pour les petits génies
Qu'accableroit le poids de ces Vertus unies :
Laiissons en pleine paix , sans envier ses dons ;
L'âne porter sa charge , & manger ses chardons.
Le sot , né pour ramper & végéter sans verve ,
N'a rien à démêler à la Cour de Minerve.
Je ne m'adresse ici qu'aux Aigles généreux
Qui d'un rapide vol s'élancent vers les Cieux ,
Et qui , de ce haut point jettant au loin la vue ,
Peuvent d'un vaste espace embrasser l'étendue.

42 L'ÉDUCATION. POÈME.

Toutefois sur le taux de ce qu'on doit savoir
 On ne peut sûrement rien fixer, ni prévoir.
 Tout courfier n'aura pas la force & le courage
 De franchir un fossé, de passer à la nage
 Les fleuves, les torrens contre lui déchaînés.
 Il en est, quoique bons, qui sont nés plus bornés :
 Si vous les chargez trop, ce fardeau qui les blesse ;
 Au lieu de force, en eux produira la foiblesse.
 Un Ecuyer prudent doit, d'une habile main,
 Ménager à chacun son travail & son train.

Mais à quelques travaux qu'un Elève s'oblige,
 Que toujours la Méthode en ses pas le dirige.
 Un sage Instituteur, gardien de ses loix,
 Ne peut trop l'observer, ni trop faire de choix.
 Que par lui, dans l'étude, un aveugle Pupile
 Apprenne du fatras à séparer l'utile.
 Que des écrits divers judicieux Lecteur,
 Il ne contracte point la rouille du Docteur,
 Qui, fier de sa mémoire & bouffi d'arrogance ;
 Fait tristement en lui regretter l'ignorance.
 Que du docte Dédale il craigne les détours :
 On peut facilement se perdre en ses contours ;
 Ou, faute d'une main dont le fil nous conduise,
 Y prendre le sentier qui mène à la Sottise.
 La belle Antiquité sert à former le goût ;
 Mais la bien posséder n'est pas posséder tout.

QUATRIÈME DISCOURS. 43

On peut, quoiqu'on en dise, en vers, en éloquence,
Comme en Grèce, trouver des modèles en France;
Et dans l'art qu'ont outré Diogène & Caton,
On peut consulter Pope aussi bien que Platon.
Sénèque a mérité les suffrages de Rome :
Mais Montesquieu sans doute est encor plus grand homme ;
Et le grand Bossuet, sublime Historien,
A le pas au-dessus du plus noble Ancien.
Si le nouveau Lecteur veut connoître l'Histoire,
Qu'il ne la lise point pour charger sa mémoire
De récits dont les traits n'ont rien que de commun ;
Pour devenir après leur conteur importun.
L'Histoire est le Censeur qui, sans craindre l'empire ;
Aux Rois comme aux Sujets a le droit de tout dire :
De ses libres leçons qu'il songe à profiter.
Mais il est des écueils qu'il lui faut éviter.
Que dans elle, par-tout cherchant le vraisemblable ;
Il dépouille ce goût que l'on a pour la Fable ;
Et parcourant ses faits, marche avec équité
Entre le Pyrrhonisme & la crédulité :
Qu'il la lise avec choix : que, soigneux de s'instruire ;
Il apprenne par elle à vivre, à se conduire.
Mille exemples fameux chez elle, avec éclat ;
Brillent pour le Guerrier & pour l'homme d'Etat.
Mais il faut en mérite apprendre à se connoître ,
Pour juger les Acteurs que l'on y voit paroître :
Ces Héros, pour le Peuple Astres éblouissans,
S'éclipsent quelquefois aux regards du Bon-Sens.

44 L'ÉDUCATION. POÈME :

Le singulier nous frappe : aveugles que nous sommes !
 Souvent nos Demi-Dieux sont les derniers des hommes.
 On se trompe en grandeur , en talens , en vertus :
 Qui ne préfère pas Alexandre à Titus ?
 Pour se garantir donc du torrent du vulgaire ,
 Un jeune homme a besoin d'un guide qui l'éclaire ,
 Savant à démêler les plis du cœur humain ,
 Qui les lui développe , & lui mette à la main
 Le poids de la Morale & le flambeau du Sage ;
 Pour ne point hazarder un imprudent suffrage ,
 Et ne pas augmenter ses tristes préjugés
 Par l'exemple imposant des Héros mal jugés.

Après ces soins prudens , l'art souverain d'un maître
 Est d'enflammer les cœurs du desir de connoître.
 Il lui faudra d'abord discerner les talens :
 Dans chaque individu les dons sont différens.
 Mais si son jeune Aiglon permet qu'on l'illumine ,
 Il doit faire bien moins consister sa doctrine
 A lui tout enseigner , qu'à lui donner le goût
 De s'appliquer lui-même & se connoître à tout.

O que l'homme a de force , alors que son courage ,
 Excité par la Gloire, en veut bien faire usage ;
 Lorsque , distribuant sagement son loisir ,
 De ce qu'on nomme Etude il se fait un plaisir !
 Vous qui , des Nations en tout genre modèles ,
 Cueillîtes autrefois des palmes immortelles ,

QUATRIÈME DISCOURS. 45

François, que de nos jours un si sublime honneur
Soit encore l'objet de votre noble ardeur.

La molle Volupté, séduisante Sirène,

Cherche de vos destins à se rendre la Reine :

Mais fermez votre oreille, & dégagez vos sens

Du sommeil dangereux où plongent ses accens.

Voyez dans l'Univers, pour lui servir de maîtres,

S'envoler les écrits de vos nobles Ancêtres :

Par eux dans tous les coins de ce monde connu,

Des Beaux-Arts & du Goût l'empire est parvenu :

De ces enfans des Dieux les charmes invincibles

Ont pénétré les lieux les plus inaccessibles

Mais qu'osai-je prévoir ? Quoi ! le Maître éclipsé

Par le Disciple enfin seroit-il effacé !

Londres ! . . . Berlin ! . . . Mais non ; la rivale d'Athènes

De toutes les Cités sera toujours la Reine.

F I N.





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--



a39003



009582981b

